

ernst

Junger

le traité

du rebelle

choix
essais 33

ERNST JÜNGER

TRAITÉ
DU REBELLE

OU LE RECOURS AUX FORÊTS
suivi de
POLARISATIONS

Traduit de l'allemand par Henri PLARD

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR
8, rue Garancière – Paris VI^e

© 1981, *Christian Bourgois, éditeur*
ISBN 2-267-00260-4

NOTE SUR LE TERME DE « REBELLE »

J'ai traduit par « Rebelle », faute d'un équivalent français tout à fait exact, le mot allemand de Waldgänger, emprunté lui-même à une coutume de l'ancienne Islande. Le proscrit norvégien, dans le haut Moyen Age Scandinave, avait « recours aux forêts » : il s'y réfugiait et y vivait librement, mais pouvait être abattu par quiconque le rencontrait. Les émigrants norvégiens qui colonisèrent l'Islande y transportèrent cet usage et ce terme, bien que leur île fût dépourvue de forêts : c'est dans ses déserts intérieurs, pierreux, stériles et glacés que le proscrit menait une vie de péril constant, de dénuement et de liberté, parfois allégée par la fidélité de l'épouse qui acceptait de le suivre. Dans la plupart des cas, le « proscrit » ou « rebelle » islandais s'était rendu coupable d'un meurtre, épisode de l'une de ces interminables vendettas que relatent les sagas. Plusieurs d'entre elles ont pour héros l'outlaw qu'accompagnent au désert le crime, la haine de la communauté, la mort sans cesse présente. Les plus belles sont la Saga de Thôrir-aux-poulets, et surtout la Saga de Gisli le Proscrit.

Il serait aussi facile que vain de citer les « Rebelles » qui, à diverses époques, ont élu la solitude, la misère et le danger, plutôt que de reconnaître une autorité qu'ils tenaient pour illégitime, de se plier aux lois ou à la religion de la majorité, ou de se soumettre à l'envahisseur. Les « Rebelles » de l'avenir pourront honorer, parmi leurs patrons, Robin Hood et ses compagnons, le Grand Ferré, dont parlaient nos livres d'école, les Camisards, fidèles à leur Dieu jusqu'à la révolte contre son représentant, leur légitime souverain, et bien entendu les Résistants de la dernière guerre. Le Partisan est le Waldgänger oriental, comme le Maquisard est le Rebelle du Midi ; le Chouan est un Waldgänger paysan, pour autant qu'il défend, non un état de choses périmé, mais sa religion et, au moment où s'est institué le service militaire obligatoire, le droit pour le campagnard de préférer sa ferme et ses moissons aux travaux de la guerre. Tous ces termes eussent fixé l'esprit du lecteur sur une réalité historique, alors que le Waldgänger de Jünger est une « figure », au sens que notre auteur donne à ce mot : intemporel, de sorte qu'il peut et doit être actualisé à tout moment de l'histoire ; semblable, si l'on veut, aux figures de l'échiquier, qui se trouvent à chaque partie nouvelle dans des positions différentes, mais qui gardent d'une partie à l'autre leur identité. « Proscrit » eût été conforme à la tradition ; mais le proscrit subit passivement son exclusion d'un groupe,

conséquence d'un crime qu'il a commis, alors qu'on devient Waldgänger par libre choix, par protestation : j'ai donc préféré le terme de « Rebelle ».

H.P.

SOMMAIRE

Note sur le terme de « Rebelle ».

1. – Les questions qu'on nous pose deviennent plus simples et plus dures. 2. – Elles acculent l'homme à un dilemme, comme le fait bien voir le scrutin. 3. – La liberté de refus est systématiquement limitée. 4. – Elle n'existe que pour mieux faire sentir la supériorité de l'instance questionnante. 5. – Et comporte un risque qu'un homme sur cent consentira peut-être à courir. 6. – Il s'expose en terrain tactiquement défavorable. 7. – Ce qui ne diminue pas la valeur morale de son acte. 8. – Le recours aux forêts représente une nouvelle réponse de la liberté. 9. – Les hommes libres sont puissants, même s'ils ne forment qu'une infime minorité. 10. – Notre temps est pauvre en grands hommes, mais produit des Figures. 11. – C'est par la menace que se constituent de petites élites. 12. – Aux deux figures du Travailleur et du Soldat inconnu s'ajoute celle du Rebelle. 13. – La crainte... 14. – peut être vaincue par l'homme seul... 15. – s'il se connaît dans son pouvoir. 16. – Le recours aux forêts, acte de liberté au cœur de la catastrophe... 17. – est indépendant des mises en scène de la politique ou de la technique, et de leurs dispositions. 18. – Il ne s'oppose pas à l'évolution... 19. – mais y intègre la liberté, en vertu d'une décision solitaire. 20. – C'est une rencontre de l'homme avec lui-même, en sa substance indivise et indestructible. 21. – Cette rencontre triomphe de la crainte de la mort. 22. – Les Eglises elles-mêmes ne peuvent ici que prêter assistance. 23. – Car l'homme est solitaire dans sa décision. 24. – Et le théologien peut, sans doute, lui procurer la conscience de son état... 25. – mais non pas l'en tirer. 26. – Le Rebelle passe par ses propres forces le méridien du néant. 27. – Dans les domaines de la thérapeutique... 28. – du droit... 29. – et de l'emploi des armes, la décision souveraine lui revient. 30. – Même en morale, il ne conforme pas son action à des doctrines... 31. – et réserve son approbation des lois. Il se tient à l'écart du culte du crime. 32. – Il remet en cause la notion de propriété. 33. – Il connaît les profondeurs inviolables... 34. – d'où jaillit aussi le Verbe, afin de recommencer sans cesse à parfaire le monde. C'est là que se trouve l'exigence du hic et nunc.

TRAITÉ
DU REBELLE

OU LE RECOURS AUX FORÊTS

I

Le recours aux forêts – ce n'est pas une idylle qui se cache sous ce mot. Le lecteur doit bien plutôt se préparer à une marche hasardeuse, qui ne mène pas seulement hors des sentiers battus, mais au-delà des frontières de la méditation.

Il s'agit ici d'une question centrale de notre temps, en d'autres termes : d'une question qui, de toute manière, comporte ses dangers. Car nous aimons fort parler de « questions », comme le faisaient avant nous nos pères et nos grands-pères. Il est vrai que depuis leur temps, ce qu'on appelle, en ce sens particulier, *une question*, a changé. En avons-nous assez conscience ?

L'époque est à peine révolue où l'on considérait de telles questions comme de grandes énigmes, où l'on parlait, par exemple, de l'énigme de l'Univers, mais avec l'optimisme de qui se sent capable de les déchiffrer. D'autres questions passaient plutôt pour des problèmes pratiques, comme l'émancipation de la femme ou, plus généralement, la question sociale. Problèmes que l'on tenait aussi pour solubles, moins par la recherche que par l'émergence de structures nouvelles qui naîtraient de la société au cours de son évolution.

Mais voici que la question sociale vient d'être résolue dans une grande partie de notre planète. La société sans classes l'a tranchée de telle manière qu'elle relève plutôt, à l'avenir, de la politique étrangère. Ce qui n'implique pas, évidemment, que toutes les questions disparaissent avec celle-ci, comme on le croyait dans l'ardeur des commencements – au contraire : d'autres se manifestent, plus brûlantes encore. C'est de l'une d'entre elles que nous allons nous occuper.

II

Le lecteur a dû éprouver par lui-même que l'essence de la question s'est modifiée. Nous vivons en des temps où nous interpellent sans cesse des pouvoirs inquisiteurs. Et ces puissants ne sont pas uniquement animés d'une soif idéale de savoir. Lorsqu'ils s'approchent pour nous questionner, ils n'attendent pas de

nous une contribution à la vérité objective, ni même à la solution de certaines difficultés. Peu leur importe notre solution ; c'est à notre réponse qu'ils tiennent.

Différence importante : elle apparente l'interrogation à l'interrogatoire. On pourra s'en rendre compte si l'on veut suivre la voie qui mène du bulletin de vote au questionnaire. Le bulletin de vote permet de constater un état de fait, pour en tirer les conséquences. Il vise à transmettre la volonté de l'électeur, et le scrutin est organisé de manière que cette volonté se projette telle quelle, sans être déformée par des influences étrangères. Aussi le vote inspire-t-il un sentiment d'assurance, et même la conscience d'un pouvoir, celle dont s'accompagne l'acte volontaire et libre, accompli dans la sphère du droit.

Notre contemporain, s'il se voit dans le cas de remplir un questionnaire, est bien dépourvu de cette assurance. Les réponses qu'il donne sont grosses – de conséquences : souvent même, son sort en dépend. On trouve l'homme dans une situation telle que l'on exige de lui la production de pièces qui serviront à sa ruine. Et quelle n'est pas souvent, de nos jours, l'insignifiance des indices qui entraînent notre ruine !

Il va de soi qu'en présence de ce changement dans l'interrogation, une toute autre structure se dégage qu'on ne l'eût trouvée au début de ce siècle. La vieille sécurité n'est plus et notre pensée est bien contrainte d'en tenir compte. Les questions nous serrent de plus près, plus instantes, et la nature de notre réponse prend une gravité toujours croissante. Songeons, à ce propos, que le silence est aussi une réponse. On nous demande pourquoi nous nous sommes tus en tel lieu, à tel moment, et on nous remet quittance de nos déclarations. Tels sont les dédales du temps, dont nul n'échappe.

Le curieux est de voir comme en cette conjoncture tout devient réponse, en ce sens singulier et, par là, matière de responsabilité. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle on ne distingue pas encore assez combien le bulletin de vote, pour nous en tenir à lui, s'est mué en questionnaire. Mais l'homme qui n'a pas la rare chance de vivre dans quelque coin tranquille du monde social s'en aperçoit dès qu'il *agit*. Car nous sommes toujours plus prompts à adapter au danger notre conduite que nos théories. Mais seule la réflexion nous permet d'acquérir une sécurité nouvelle.

L'électeur auquel nous songeons ira donc aux urnes dans de tout autres sentiments que son père ou son grand-père. Certes, il aurait préféré s'abstenir : mais c'eût précisément été une manière de donner une réponse sans équivoque. Et pourtant, la participation, elle aussi, n'est pas sans quelque apparence de danger, en un temps où il faut tenir compte des progrès de la dactyloscopie et des astuces de la statistique appliquée. A quoi bon choisir dans des situations où l'on n'a plus le choix ?

La réponse, c'est que le bulletin de vote offre à notre électeur la faculté de prendre part à un acte d'approbation. On ne fait pas au premier venu l'honneur de le juger digne d'un tel avantage – il manquera sûrement, sur les listes, les noms des innombrables anonymes embrigadés dans les nouvelles armées d'esclaves. Donc, l'électeur sait en général ce qu'on attend de lui.

Si c'est bien le cas, tout est clair. A mesure que les dictatures gagnent en pouvoir, elles remplacent les élections libres par le plébiscite. Mais l'étendue du plébiscite dépasse le secteur soumis naguère au jugement du corps électoral. C'est maintenant l'élection qui devient l'une des formes du plébiscite.

Le plébiscite peut revêtir un caractère de publicité, lorsque les chefs ou les symboles de l'Etat s'exposent au regard. L'aspect de foules énormes, délirantes de passion, est l'une des marques essentielles de notre entrée dans une ère nouvelle. Sa magie fait régner, à défaut d'unanimité, l'accord des voix : car si une autre voix s'élevait ici, des tourbillons se formeraient pour engloutir celui qui l'a fait entendre. De là vient que l'individu désireux de se distinguer ainsi aurait vite fait de machiner des attentats : cela revient au même, quant aux conséquences.

Mais lorsque le plébiscite se pare des formes d'un scrutin libre, on tient à lui garder son caractère secret. La dictature cherche à prouver par là que non seulement elle s'appuie sur l'immense majorité des intéressés, mais que leur assentiment n'est pas moins fondé dans le libre-arbitre de chacun. L'art de conduire les peuples ne consiste pas seulement à poser la question de la bonne manière ; il y faut encore la mise en scène, monopole d'Etat : elle doit présenter le suffrage comme un chœur assourdissant, qui propage la terreur, tout en provoquant l'admiration.

Jusqu'à présent, tout semble facile à saisir, encore que déroutant pour un spectateur d'âge moyen. L'électeur se voit devant une question, avec toutes les raisons au monde d'y répondre selon les vues de son interrogateur. La difficulté réside dans l'obligation de maintenir, en même temps, un semblant de liberté. Et c'est par là que la question, comme tout événement de caractère moral dans ces sphères, débouche dans la statistique. Nous allons en examiner de plus près les détails : ils nous amèneront à notre sujet.

III

Quant à leur technique, les votes où cent pour cent des suffrages exprimés vont dans le sens voulu ne soulèvent guère de difficultés. Ce chiffre a déjà été atteint, plus même, dépassé, en ce qu'il se trouve des circonscriptions pour

produire plus de suffrages qu'elles n'ont d'électeurs. Des détails de ce genre trahissent quelque erreur de mise en scène, de celles que certains peuples n'avaleraient pas sans protester. Lorsque des agents de propagande plus subtils se mettent à l'œuvre, voici à peu près ce qui se passe :

Cent pour cent : proportion idéale qui, comme tout idéal, demeurera toujours inaccessible. On peut néanmoins s'en rapprocher – juste comme on peut, dans le sport, ne rester que de quelques fractions de seconde ou de mètre en deçà de records, également inaccessibles. Le degré de l'approximation va être déterminé suivant une foule de mobiles complexes.

Aux lieux où la dictature est en pleine floraison, quatre-vingt-dix pour cent des votes favorables seraient un résultat par trop médiocre. Qu'un passant sur dix porte en lui un ennemi secret : c'est trop exiger des masses que de leur suggérer ce calcul. Mais un chiffre de bulletins nuls et de votes négatifs qui se tiendrait autour des deux pour cent serait non seulement admissible, mais même rassurant. Ces deux pour cent, nous n'allons pas les passer simplement au compte des pertes et les bannir de nos réflexions. Ils méritent un examen plus précis. C'est justement dans les déchets que l'on trouve de nos jours ce qu'on n'y eût jamais soupçonné.

L'organisateur du vote tire de ces deux suffrages un double profit : tout d'abord, ils donnent valeur aux quatre-vingt-dix-huit autres suffrages, en attestant que chacun de leurs auteurs aurait pu se prononcer de la même manière que nos fameux deux pour cent. Sa voix y gagne du prix, est authentifiée, en reçoit tout son poids. Il importe aux dictatures de bien montrer que la liberté du « non » n'est pas morte en elles.

C'est là un des plus grands hommages que l'on puisse rendre à la liberté.

Le second avantage de nos deux pour cent est d'entretenir le mouvement continu auquel les dictatures ne sauraient renoncer. Voilà pourquoi elles persistent à se présenter sous les espèces du « parti », malgré l'absurdité de cette fiction. Avec cent pour cent, l'idéal serait atteint, ce qui entraînerait les inconvénients qu'implique toute arrivée à la perfection. On peut aussi s'endormir sur les lauriers de la guerre civile. Devant toute fraternisation générale, il faut se demander : où est l'ennemi ? De tels rassemblements sont, en même temps, des exclusions – exclusions d'un tiers détesté, et pourtant indispensable. La propagande a le plus urgent besoin d'un état tel que l'ennemi du pouvoir, de la classe, du peuple, soit, certes, mis hors d'état de nuire, et déjà succombe presque sous le ridicule, mais, tout de même, sans que l'espèce en soit entièrement éteinte. Les dictatures ne peuvent vivre de pur assentiment, si la haine et, par elle, la terreur n'y ajoutent leur contrepoids. Or, avec cent pour cent des suffrages, la terreur perdrait tout son sens ; on ne rencontrerait plus que des

justes. Telle est l'autre signification des deux pour cent. Ils démontrent que les bons sont bien en immense majorité, mais non, toutefois, entièrement hors de danger. Au contraire : ils donnent à penser que devant une conformité d'opinion aussi prononcée, il faut, pour refuser de s'y associer, un endurcissement peu commun. Il s'agit de saboteurs de l'urne électorale – et comment ne pas s'imaginer qu'ils passeront à d'autres formes de sabotage, pour peu que l'occasion s'en présente ?

Voilà le point où le bulletin de vote se mue en questionnaire. Il n'est pas nécessaire de supposer qu'on vous rend *personnellement* responsable du suffrage exprimé : mais on peut être sûr que l'on fait jouer des équivalences numériques. Sans aucun doute, nos deux pour cent, selon les principes de la double comptabilité, vont réapparaître sur d'autres registres que les bilans électoraux : par exemple dans les dénombrements des bagnes, des camps de travail, ou dans ces lieux où Dieu seul tient le compte des victimes.

Telle est la seconde fonction remplie par cette infime minorité, en saveur de l'énorme majorité – l'autre étant, nous l'avons vu, de conférer par sa seule existence une valeur, et même une réalité aux quatre-vingt-dix-huit pour cent. Mais il est un fait plus important encore : c'est que nul ne veut être compris au nombre de ces deux pour cent, qui dressent un tabou considérable. Au contraire : chacun prendra soin de manifester sans équivoque qu'il a « bien » voté. Et s'il se trouve d'aventure parmi les deux pour cent, il le cachera même à son meilleur ami.

Un autre avantage de ce tabou est qu'il frappe aussi la catégorie des abstentionnistes. L'abstention est l'une des attitudes qui inquiète Léviathan, mais dont l'étranger est porté à exagérer la possibilité. Elle disparaît rapidement, au fur et à mesure que s'aggravent les menaces. On pourra compter alors sur une participation presque totale du corps électoral, et le nombre des suffrages conformes aux vœux de l'interrogateur n'en sera guère réduit.

L'électeur tiendra à se faire remarquer au moment du vote. S'il veut être sûr de son effet, il montrera son bulletin à quelques amis et connaissances, avant de le déposer dans l'urne. Le mieux est de se rendre réciproquement ce service, afin de pouvoir attester ensuite que la croix se trouvait dans la bonne case. Il existe dans ce domaine une foule de variantes, dont le bon Européen, qui n'a pu étudier de telles situations, n'a pas la moindre idée. Par exemple, une des figures qui reviennent toujours, c'est l'honnête citoyen qui jette son bulletin dans l'urne en disant à peu près : « On pourrait aussi le remettre sans enveloppe. » A quoi le contrôleur des opérations électorales réplique, avec un sourire paternel et sybillin : « Bien sûr – mais il ne faut pas. »

La visite de ces lieux affine la vue de qui veut étudier les problèmes du pouvoir. On frôle ici l'un de ses centres nerveux. Mais nous nous laisserions entraîner trop loin si nous nous plongeons dans les détails de l'institution. Nous nous contenterons d'examiner la figure singulière de l'homme qui pénètre dans ce local avec la ferme intention d'exprimer un suffrage négatif.

IV

L'intention de notre homme n'est peut-être pas tellement singulière : elle peut être partagée par bien d'autres encore et il est fort vraisemblable que leur nombre dépasse sensiblement ces deux pour cent du corps électoral dont nous avons parlé. Tout au contraire, le metteur en scène tente de lui inspirer la conviction qu'il est bien seul. Et il ne s'en tient pas là – la majorité ne se contente pas d'en imposer par son nombre ; elle s'arme aussi des marques de la supériorité morale.

Nous admettons que notre électeur avait assez de discernement pour résister à la propagande, prolongée et sans équivoque, dont la pression s'est insidieusement accrue jusqu'au jour du scrutin. Elle se renforce de ce que la déclaration attendue se déguise en questions fort honnêtes d'apparence : on l'invite à participer au choix de la liberté, ou bien à un vote en faveur de la paix. Or, qui n'aimerait pas la paix et la liberté ? Il faudrait, pour cela, être un monstre. Ce qui déjà confère au « non » l'odieux du crime. Le mauvais électeur ressemble au criminel qui se rend furtivement au lieu de son forfait.

Comme ce beau jour, au contraire, réchauffe le zèle du bon électeur ! Dès son petit déjeuner, la radio lui a communiqué l'impulsion finale, les ultimes instructions. Puis il descend dans la rue, où règne une rumeur de fête. A chaque maison, à chaque fenêtre, les drapeaux sont mis. Dans la cour de l'édifice où l'on vote, il est salué par les accents d'un orphéon qui joue des marches militaires. Les musiciens sont en grande tenue et le local du vote proprement dit n'est pas non plus sans uniformes. Le bon électeur, dans le feu de l'enthousiasme, ne notera pas que c'est à peine si l'on peut encore parler d'isolaires.

Ce dernier trait, néanmoins, est celui auquel le mauvais électeur prête le meilleur de son attention. Il se voit, avec son crayon, exposé aux regards des scrutateurs en uniforme, dont la proximité le trouble. Le vote a lieu sur une table, qui peut-être même soutient encore les restes d'un rideau vert. L'appareil électoral est, sans aucun doute, savamment agencé. Il est peu probable que l'on puisse voir la case que l'électeur marque d'une croix. Mais est-ce tout à fait

impossible ? Hier encore, on chuchotait que l'on allait numérotter les bulletins de vote à l'aide de machines à écrire sans ruban. Il lui faut aussi s'assurer que le prochain votant ne jette pas un coup d'œil par-dessus son épaule. Au mur, le portrait colossal du chef de l'Etat, également en uniforme, lui dédie son sourire fixe.

Le bulletin de vote, qu'il examine alors, rayonne de suggestions qui ne sont pas moins énergiques. C'est le produit de calculs approfondis. On y voit sous le titre : « Elections libres », un grand cercle, que désigne par-dessus le marché une flèche : « C'est là qu'il faut voter oui. » Le petit cercle destiné aux « non » disparaît presque auprès de lui.

Voici venir l'instant solennel : l'électeur trace sa croix. Approchons-nous de lui en pensée : mais oui, il a voté « non ». Certes, cet acte est un carrefour de fictions qu'il nous reste à examiner – le vote, l'électeur, les affiches électorales, autant d'étiquettes pour des objets et des événements de toute autre nature. Ce sont des attrape-nigaud. Dans leur montée au pouvoir, les dictateurs vivent pour une bonne part de ce qu'on ne sait pas encore déchiffrer leurs hiéroglyphes. Puis ils trouvent leur Champollion. Il est vrai qu'il ne ramène pas la liberté ancienne. Mais il apprend à donner la juste réponse.

On a l'impression que notre homme est tombé dans un piège. Son comportement n'en est pas moins admirable. Si même son « non » ne représente qu'un geste, accompli dans une position intenable, son efficace ne se perdra pas. Certes, là où le monde ancien se chauffe encore aux rayons du couchant, sur d'aimables coteaux, dans les îles, bref, en des climats plus modérés, nul n'y prendra garde. Les quatre-vingt-dix-huit voix des autres, sur cent suffrages exprimés, y font plus d'effet. Et comme il y a beau temps qu'on y pratique, avec une étourderie toujours croissante, le culte de la majorité, on oublie les deux pour cent. Au contraire : ils ont pour effet de rendre cette majorité sensible et écrasante : car cent pour cent des voix aboliraient la majorité.

Donc, dans les pays où l'on connaît encore l'élection véritable, ce succès provoquera tout d'abord la surprise, l'estime et aussi l'envie. Lorsque les suites s'en feront sentir, plus tard, en politique étrangère, ces sentiments peuvent se changer en haine et en mépris. Même alors, on oubliera les deux justes, tandis que Dieu cherchait ceux de Sodome. On soutiendra que tous, en ce pays, se sont vendus au Malin et qu'ils sont mûrs désormais pour l'anéantissement qu'ils ont bien mérité.

Nous allons rayer de nos pensées les quatre-vingt-dix-huit pour cent et nous tourner vers les deux autres grains d'or restés dans notre crible. Nous passerons à cette fin la porte close derrière laquelle on compte les suffrages. C'est une entrée dans l'un des lieux-tabous de la démocratie plébiscitaire, objets de l'unique version officielle et d'innombrables théories chuchotées.

Le comité que nous y trouvons portera aussi l'uniforme, mais siégera peut-être en bras de chemise, tant l'anime l'esprit d'une intimité sans contrainte. Il sera composé de représentants du parti au pouvoir, le seul parti, joints à des agents de la propagande et de la police. L'humeur est celle du commerçant qui fait sa caisse, mêlée toutefois d'une certaine nervosité, puisque tous les présents sont, peu ou prou, responsables du résultat. On énonce à voix haute les oui et les non – les uns avec une satisfaction placide, les autres avec une ironie cruelle. S'y ajoutent les suffrages nuls et les bulletins blancs. L'atmosphère n'est jamais plus tendue que si l'on tombe sur l'épigramme d'un plaisantin – cas qui, à vrai dire, est devenu rare. L'humour a disparu, avec tout le cortège de la liberté, des territoires de la tyrannie, mais en compensation, le bon mot devient d'autant plus acerbe qu'on risque pour lui sa tête.

Admettons que nous nous trouvons en un point où la propagande a déjà poussé assez loin ses effets didactiques et terrifiants. En ce cas, le bruit va courir dans la population que de grandes quantités de suffrages négatifs ont été transformés en assentiments. Selon toute vraisemblance, on n'a même pas eu besoin de recourir à une telle mesure. Le contraire peut s'être produit, en ce que l'interrogateur a dû imaginer des suffrages négatifs pour arriver au chiffre prévu dans ses calculs. Ce qui demeure indubitable, c'est qu'il impose sa loi aux électeurs et non l'inverse. Ainsi se manifeste ce détronement politique des masses, auquel aboutit le XIX^e siècle.

Dans de telles conditions, si l'urne contient un *seul* suffrage négatif sur cent, celui-ci pourrait peser d'un grand poids. On peut attendre de son auteur qu'il consente des sacrifices pour son opinion et son idée du droit et de la liberté.

VI

Peut-être encore est-ce grâce à ce suffrage, ou plutôt à son auteur, que l'Etat-termitière, toujours imminent, n'est pas réalisé. L'équation qui, souvent, semble irréfutable à l'esprit, est faussée par cette seule donnée, bien que le reste se réduise à une fraction infime.

Nous rencontrons donc ici une résistance véritable, une résistance, pourtant, qui continue d'ignorer sa propre force et la manière dont elle doit s'appliquer. En

traçant sa croix dans la case périlleuse, notre électeur a fait tout justement ce que son puissant adversaire attendait de lui. C'est, sans aucun doute, l'acte d'un intrépide, mais aussi de l'un de ces innombrables analphabètes auxquels échappe la nouvelle science du pouvoir. Il s'agit de quelqu'un qui devrait être aidé.

S'il a senti tout d'un coup, dans la salle du scrutin, qu'il était tombé dans un piège, il a discerné dans quel guêpier il s'était nus. Il était en un lieu où tous les termes appliqués aux institutions devenaient une duperie. Surtout, nous l'avons vu, il a rempli, non un bulletin de vote, mais un questionnaire : il n'agissait donc pas en homme libre, mais était traduit devant son maître. En traçant une croix, seul entre cent, dans la case des « non », il apportait sa contribution à une statistique des autorités. Il a fourni à son adversaire, en s'exposant sans mesure, les informations que celui-ci désirait avoir. Cent pour cent des suffrages lui auraient inspiré de plus graves inquiétudes.

Mais quelle conduite doit donc adopter notre homme, s'il laisse passer la dernière occasion qu'on lui concède de donner son avis ? Cette question nous amène à une science nouvelle, la théorie de la liberté humaine en face des métamorphoses de la violence. Elle dépasse de beaucoup notre cas particulier. C'est sur lui, tout d'abord, que nous allons rendre notre arrêt.

L'électeur est pris dans ce paradoxe d'être invité à une libre décision par une puissance qui, pour sa part, n'a nullement envie d'observer les règles du jeu. C'est la même puissance qui lui extorque des serments, tout en vivant de leur violation. Il paie donc en bonne et franche monnaie une banque d'escrocs. Aussi, personne ne peut lui faire reproche de ce qu'il élude l'interrogatoire et cache son « non ». Attitude légitime et pour des motifs de simple sécurité personnelle, et parce qu'une telle conduite peut exprimer, à l'égard du maître de l'heure, un mépris bien supérieur à tous les « non ».

Ce n'est pas à dire que le « non » de notre homme doive être perdu pour le reste du monde. Bien au contraire – mais il ne faut pas qu'il apparaisse au lieu choisi tout exprès par les pouvoirs. Il est d'autres endroits où il peut leur être singulièrement plus désagréable – comme la bordure blanche d'une affiche électorale, l'annuaire des téléphones, dans un lieu public, ou le parapet d'un pont où passent chaque jour des milliers de personnes. Ici, une brève phrase, comme « j'ai voté non », aurait trouvé une meilleure place.

Il faudrait aussi éclairer le jeune homme que l'on désire conseiller sur bien des faits que seule peut enseigner l'expérience, comme le suivant : « La semaine dernière, dans notre ville, on a vu le mot « famine » écrit au mur d'une fabrique de tracteurs. On a rassemblé le personnel et on lui a fait vider ses poches. Parmi les crayons, il s'en est trouvé un dont la pointe portait des traces de crépi. »

D'autre part, les dictatures découvrent, du seul fait de leur pression, une série de points vulnérables, simplifiant ainsi et abrégeant l'attaque. Pour nous en tenir à notre exemple, la phrase que nous avons citée n'est pas même indispensable. Le seul petit mot « non » suffirait et chacun de ceux dont il frapperait le regard saurait parfaitement à quoi s'en tenir. Signe que l'oppression n'a pu obtenir un succès total. Les fonds uniformes sont ceux où les symboles se détachent avec une netteté particulière. Les surfaces grises appellent la concentration sur le plus étroit des espaces.

Ces signes peuvent prendre l'aspect de couleurs, de figures et d'objets. Lorsqu'ils revêtent le caractère de lettres, l'écriture se change à nouveau en collection d'idéogrammes. Elle y gagne une vie immédiate, devient hiéroglyphique et présente maintenant, au lieu d'expliquer, leur matière aux explications. On pourrait abrégier plus radicalement encore et mettre, au lieu du « non », une lettre unique – par exemple le R. Il signifierait, si l'on veut : Ralliement, Réflexion, Révolte, Renards, Résistance. Il pourrait encore signifier : *Rebelle*.

Ce serait un premier pas hors du monde que contrôle et régit la statistique. Et la question se pose aussitôt de savoir si l'individu est assez fort pour se charger d'un tel risque.

VII

Il nous faut, à ce point, répondre à deux objections. On pourrait demander si l'un des refus, celui qui s'inscrit sur le bulletin de vote, est donc tellement absurde ? Sur le plan d'une haute moralité, les appréhensions que nous avons exposées n'ont plus d'effet. L'homme dit son avis, devant n'importe quel tribunal. Il accepte d'en payer le prix, fût-ce de son existence.

Nous n'en disconvenons pas, bien qu'en pratique cette exigence entraîne l'extermination des élites et qu'il y ait des cas où elle est inspirée par la perfidie. Non, un tel suffrage ne peut se perdre, quoiqu'il soit formulé dans une position désespérée. C'est là ce qui lui imprime son sens particulier. Il n'ébranlera pas l'adversaire, mais il transmuera celui qui s'est résolu à l'exprimer. Il représentait jusqu'à présent une conviction politique, entre d'autres – en se levant contre ce nouvel emploi du pouvoir, il devient combattant, auteur d'un sacrifice immédiat, martyr peut-être. Cette métamorphose est sans rapport avec le contenu de sa conviction ; les systèmes, les anciens partis sont régénérés, lorsqu'ils entrent dans la lutte. Ils ne reprennent pas la voie de la liberté traditionnelle. Un démocrate qui s'est prononcé pour la démocratie, seul contre quatre-vingt-dix-

neuf suffrages, n'est pas seulement sorti par là même de son système politique, mais aussi de son individualité. Car cet acte aura des suites bien plus lointaines que l'événement éphémère, puisqu'il ne laisse subsister après lui ni la démocratie ni l'individu, au sens traditionnel de ces mots.

Telle est la raison qui fit échouer sous les Césars les nombreuses tentatives de restaurer la République. Les républicains étaient tombés dans la guerre civile, ou en étaient sortis transmués.

VIII

La seconde objection est plus difficile encore à réfuter – une partie de nos lecteurs doit y avoir déjà songé : pourquoi cet unique *non* aurait-il seul quelque poids ? On peut pourtant imaginer que parmi les quatre-vingt-dix-neuf autres suffrages, il s'en trouve d'autres qui expriment une conviction pleine et sincère, qui sont bien fondés en raison ?

Assurément, cela n'est pas contestable. Nous venons de toucher le point où tout compromis semble impossible. L'objection tient, même s'il n'avait été donné qu'*un* assentiment authentique.

Imaginons-nous un « oui » idéal et un « non » idéal. Leurs auteurs manifesterait l'existence du déchirement que le temps porte en soi et qui même oblige chacun à donner audience en son cœur au pour comme au contre. Le « oui » plaiderait pour la nécessité et le « non » pour la liberté. L'événement historique se déploie de telle sorte que ces deux principes y agissent, la nécessité non moins que la liberté. Il dégénère dès que l'une des deux forces l'emporte.

L'aspect que l'on perçoit ne dépend pas seulement de la situation, mais surtout de celui qui l'examine. Et cependant, l'aspect adverse lui sera toujours sensible. Il est, dans sa liberté, limité par le nécessaire, mais c'est justement par cette liberté qu'il lui impose un style. Ainsi se crée la tension par laquelle les hommes et les peuples répondent aux exigences du temps, ou succombent sous leur faix.

Dans le recours aux forêts, ce que nous examinons, c'est la liberté de la personne dans ce monde. Il faut, pour cela, dépeindre la difficulté, voire le mérite d'être en ce monde une personne. Qu'il se soit transformé, que cette transformation soit même inévitable, qu'il change toujours – nous n'en discuterons pas ; mais la liberté, elle aussi, est sujette à un tel changement, non certes en son essence, mais dans sa forme. Nous vivons dans l'ère du Travailleur ; thèse qui, depuis quelque temps, a dû gagner en évidence. Le recours aux forêts crée au sein de cet ordre le mouvement qui le distingue des

structures zoologiques. Ce n'est pas un acte de libéralisme ni de romantisme, mais un champ d'action pour de petites élites, qui savent ce qu'exige le temps, mais connaissent aussi d'autres exigences.

IX

L'auteur de l'unique suffrage n'est pas encore un Rebelle. Historiquement, c'est même un retardataire. Trait qui se révèle aussi en ce qu'il refuse. Ce n'est qu'en embrassant du regard l'ensemble de la partie qu'il pourra placer des coups personnels et peut-être surprenants.

A cette fin, il devra, pour commencer, s'arracher au contexte des vieilles doctrines de la majorité, dont l'effet se prolonge, bien qu'elles aient été percées à jour dès les temps de Burke et de Rivarol. Dans ce contexte, une minorité d'un pour cent perdrait *toute* importance. *Nous* avons vu qu'elle servirait bien plutôt à affermir l'écrasante majorité.

Le spectacle change, sitôt qu'on néglige la statistique pour des considérations de valeur. Sous ce rapport, un suffrage est assez différent de tous les autres pour devenir même ce qui leur donne cours. Nous pouvons accorder à son auteur l'intelligence, et d'acquérir une opinion personnelle, et de savoir s'y tenir. Nous pouvons donc aussi attribuer à notre homme le courage. S'il se trouve, dans des périodes où peut-être la force brute règne depuis longtemps, des personnes qui conservent leur sens du droit, fût-ce au prix de sacrifices, c'est ici qu'il faudra les chercher. Lors même qu'ils gardent le silence, ils demeurent, comme des écueils invisibles, le centre du remous. Ils démontrent que la supériorité des forces, eussent-elles transformé l'histoire, ne peut créer le droit.

Si nous examinons les faits sous cet angle, la force de la personne, au cœur des masses sans hiérarchie, ne nous paraîtra pas si minime. Il faut songer que cette personne est presque toujours entourée de ses proches, sur lesquels elle agit, et qui partagent son destin lorsqu'elle tombe. Ces proches se distinguent, eux aussi, de la famille bourgeoise, ou des « amis et connaissances » d'autrefois. Il s'agit là d'autres attaches.

De là naît une résistance – non seulement celle d'un électeur sur cent, mais d'un habitant sur cent. Calcul imparfait, en ce qu'il met aussi en compte des enfants, bien que, dans les guerres civiles, l'homme ne tarde pas à s'émanciper et à se charger de responsabilités. D'ailleurs, dans les pays de droit ancien, la proportion sera plus considérable. Mais il s'agit de concentrations d'êtres, non plus de rapports numériques : et nous accédons ainsi à un ordre différent. Peu

importe ici que l'opinion d'un seul s'oppose à celle d'une centaine ou d'un millier. De même, son intelligence, sa volonté, son action peuvent balancer celles de dix, vingt ou mille autres hommes. Qu'il décide seulement d'échapper à la statistique et il découvrira, avec le risque, l'absurdité des calculs qui ont lieu loin des sources.

Contentons-nous de présumer que dans une ville de dix mille habitants, il s'en trouvera cent décidés à faire pièce à la violence. Si elle en compte un million, il y vivra dix mille Rebelles, pour nous servir de ce nom, sans en découvrir encore toute la portée. C'est là une force considérable. Elle suffit à provoquer la chute de tyrans, même puissants. Car les dictatures ne sont pas que dangereuses, elles sont également vulnérables, puisque le déploiement brutal de la violence suscite un peu partout l'hostilité. Dans un tel état de choses, des minorités infimes, mais prêtes à tout, donnent à songer, surtout lorsqu'elles ont élaboré leur tactique.

D'où l'hypertrophie de la police. L'état pléthorique de la police, qui est en fait une véritable armée, a de quoi surprendre au premier abord, dans des empires où l'assentiment a pris cette puissance écrasante. Ce doit donc être le symptôme d'un accroissement du même ordre dans la force potentielle de la minorité. Et il en est bien ainsi. Quand un citoyen vote « non » dans un scrutin en faveur de la paix, on peut s'attendre, quoi qu'il advienne, à ce qu'il résiste, et surtout quand le détenteur du pouvoir se trouvera en difficulté. Au contraire, on ne saurait induire avec la même assurance que les quatre-vingt-dix-neuf autres resteront fidèles à leur assentiment, dès qu'aura paru le premier signe d'instabilité. La minorité, en ces occurrences, est comme un agent chimique, aux effets énergiques et imprévisibles, dont l'Etat serait tout imprégné.

C'est pour dépister, pour observer, pour surveiller ces points d'insertion qu'il faut des policiers en grand nombre. La méfiance naît avec l'assentiment. Plus la proportion des votes favorables se rapproche des cent pour cent, et plus le nombre des suspects s'élève : car il est probable que tes agents de la résistance ont désormais passé, d'un ordre accessible au contrôle statistique, dans cet ordre invisible que nous avons nommé le recours aux forêts. Il faut dorénavant mettre tout citoyen sous surveillance. L'espionnage introduit ses tentacules dans chaque pâté de maisons, dans chaque demeure. Il cherche même à pénétrer dans les familles et célèbre ses suprêmes triomphes lorsque les accusés requièrent contre eux-mêmes, au cours de procès pompeux : nous y voyons l'individu, devenu policier de soi-même, contribuer à sa propre perte. Il n'est plus indivisible, comme dans le monde libéral, mais découpé par l'Etat en deux parts, l'une coupable et l'autre accusatrice.

Spectacle troublant que de voir ces Etats bardés de fer, si vains de leur monopole de tout pouvoir, tellement vulnérables aux assauts. Les soins qu'ils doivent consacrer à leur police minent leur politique étrangère. La police ronge le budget de leur armée, et plus que son budget. Si les masses étaient aussi transparentes, aussi moutonnières, jusqu'en leurs derniers atomes, que le prétend la propagande, il ne faudrait pas plus de policiers qu'un berger n'a besoin de chiens pour mener son troupeau. Il n'en est pas ainsi, car des loups se dissimulent au sein de ce moutonnement grisâtre : c'est-à-dire des natures qui savent encore ce qu'est la liberté. Et ces loups ne sont pas seulement, par eux-mêmes, pleins de force : le danger subsiste qu'ils communiquent leurs passions à la masse, par quelque matin de défaite, changeant le troupeau en horde furieuse. Tel est le cauchemar des potentats.

X

C'est l'une des marottes de notre temps que de confier des scènes importantes à des acteurs quelconques. On le voit surtout à ses grands hommes : il semble qu'on ait affaire à des figures telles qu'il s'en trouverait à foison dans les cafés de Genève ou de Vienne, au mess des garnisons de province, ou dans d'obscurs caravansérails. Lorsque apparaissent des traits d'intelligence, outre la simple tension de la volonté, on peut en conclure à la survie d'une substance ancienne : ainsi chez Clemenceau, dont l'étoffe, pourrait-on dire, était de bon teint.

L'irritant, dans ce spectacle, est la conjonction d'un relief si médiocre avec un pouvoir fonctionnel tellement énorme. Voilà les hommes devant qui tremblent des millions d'autres, dont les décisions tiennent sous leur dépendance des millions d'êtres. Et pourtant, ce sont les mêmes, il faut bien l'avouer, que l'esprit de notre époque a désignés d'un doigt infallible, pour autant que l'on veuille envisager l'un de ses aspects possibles : celui d'un robuste entrepreneur de démolitions. Toutes ces expropriations, dévaluations, caporalisations, liquidations, rationalisations, socialisations, électrifications, remaniements du cadastre, répartitions et pulvérisations ne supposent ni culture ni caractère, car l'une et l'autre portent plutôt préjudice à l'automatisme. Quand donc, dans le paysage des ateliers, le pouvoir est mis à l'encan, on notera que l'acquéreur sera celui dont l'insignifiance prend pour socle une volonté robuste. Sujet auquel nous reviendrons plus loin, pour nous attacher particulièrement à ses implications morales.

Mais, à mesure que le niveau psychologique de l'action commence à baisser, son sens typologique ressort de plus en plus. L'homme s'intègre à des ensembles dont il n'a pas de conscience immédiate et qu'il est encore bien plus incapable de modeler – le temps seul lui procure l'optique qui lui permet de comprendre le spectacle. Ce n'est qu'alors que la souveraineté deviendra possible. Il faut comprendre l'événement avant de pouvoir agir sur lui.

Nous voyons comme les catastrophes jettent dans le jeu des figures capables de leur résister, et qui leur survivront, tandis que les noms contingents seront depuis longtemps tombés dans l'oubli. La première d'entre elles est la figure de l'Ouvrier, qui progresse vers ses buts d'une marche sûre et imperturbable. Le feu des anéantissements ne fait qu'en relever la splendeur. Elle brille encore de l'éclat incertain des Titans ; nous ne soupçonnons pas dans quelles résidences, quelles métropoles cosmiques, elle dressera son trône. Le monde en porte l'uniforme et les armes, et sans doute prendra-t-il aussi, quelque jour, ses vêtements de fête. Comme elle ne fait qu'entrer dans sa carrière, les comparaisons avec les figures achevées ne lui rendent pas justice.

D'autres figures apparaissent dans sa suite – et certaines aussi en lesquelles la souffrance se transcende. Le Soldat inconnu est de leur nombre – cet anonyme qui, en vertu même de son anonymat, ne vit pas seulement dans chacune des capitales, mais dans chaque village, chaque famille. Les lieux de cette lutte, ses fins temporelles et même les peuples qui les ont incarnées se confondent dans l'équivoque. Les incendies s'éteignent et demeure une autre *essence*, commune à tous, dont s'emparent, non plus la volonté et les passions, mais l'art et la vénération.

D'où vient que cette figure est si clairement liée au souvenir de la Première Guerre mondiale, et non pas à celui de la seconde ? C'est que désormais, les formes et les fins de la guerre civile à l'échelle planétaire sont devenues évidentes. Les armes se trouvent par là reléguées au second rang. Le Soldat inconnu demeure héros, dompteur de mondes ignés, qui assume de lourdes charges au cœur de ravages mécaniques, ce qui l'élève au rang de descendant légitime de la chevalerie occidentale.

La Seconde Guerre mondiale se distingue de la première en ce que les questions nationales s'y assimilent et s'y subordonnent visiblement à celles de la guerre civile, mais aussi parce que l'évolution des machines s'y accélère et atteint dans l'automatisme ses ultimes frontières. Le *nomos* et l'*éthos* sont alors en butte à de plus vives attaques. On voit apparaître dans ce contexte ces investissements par des forces supérieures dont il est impossible de rompre l'étreinte. La lutte pour la supériorité du matériel s'aggrave, devient bataille de Cannes, tentative de percée à laquelle manque la grandeur de l'antique. La

souffrance croît à un tel point qu'elle finit par exclure inévitablement tout héroïsme.

Comme toutes les configurations de la stratégie, celle-ci donne l'image précise d'un temps qui cherche à développer ses problèmes en les exposant au bain de feu. L'inexorable encerclement de l'homme a été préparé de longue date, par les théories qui visent à donner du monde une explication logique et sans faille, et qui progressent du même pas que les développements de la technique. On soumet d'abord l'adversaire à un investissement rationnel, puis à un investissement social, auquel succède, l'heure venue, son extermination. Nul destin n'est plus désespérant que d'être entraîné dans cette suite fatale, où le droit se change en arme.

XI

De tels phénomènes n'ont jamais manqué dans l'histoire de l'homme et l'on pourrait les mettre au nombre de ces atrocités qui sont rarement absentes, là où s'accomplissent de grands changements. Fait plus troublant, la cruauté menace de devenir un élément, une fonction de nouvelles structures du pouvoir, et l'on voit l'individu désarmé devant elle.

Les raisons en sont multiples : et la première, c'est la cruauté de la pensée rationnelle, dont s'imprègnent peu à peu ses plans. L'extinction de la libre concurrence y tient une place particulière. Elle provoque de curieux reflets d'elle-même. La concurrence ressemble, comme son nom l'indique, à la course de vitesse, où les plus adroits remportent le prix. Qu'elle s'abolisse, et l'homme risque de se changer en rentier, à la charge de l'Etat, tandis que la concurrence de politique étrangère, la course entre Etats subsiste. C'est par cette brèche que pénètre la terreur. Certes, ce sont d'autres circonstances qui la provoquent ; voilà l'une des raisons pour lesquelles on ne peut en suspendre l'exercice. La vitesse qu'exigeait la course doit désormais naître de la *crainte*. Le niveau dépend, dans un cas, de l'intensité de la pression et, dans le second, du vide. Là, c'est le gagnant qui impose son rythme ; ici, c'est le malchanceux.

Il en résulte encore que, dans le second de ces cas, l'Etat se voit obligé de soumettre constamment aux traitements les plus cruels une partie de ses citoyens. La vie est devenue grise, et pourtant, elle peut sembler supportable à qui distingue auprès de lui l'obscurité, le noir absolu. C'est là, non dans le domaine de l'économie, que résident les dangers des plans généraux.

Le choix des sphères qu'atteindra cette persécution demeure secondaire : il s'agira toujours de minorités qui tranchent par leur nature même sur le reste du peuple, ou que l'on définit tout exprès. Il va de soi que le péril s'étend à tous ceux qui se distinguent par leurs qualités héréditaires ou leurs talents. Ce climat se communique au traitement des vaincus de la guerre : on en vient, les ayant tous compris dans une culpabilité générale, à les affamer dans les camps, à les soumettre au travail forcé, à les exterminer dans de vastes territoires, pour déporter les survivants.

Il est clair qu'en de pareilles circonstances, on sera prêt à se charger des fardeaux les plus pesants, plutôt que d'être mis au nombre des « autres ». L'automatisme semble écraser comme par jeu les restes de volonté libre et la persécution est devenue aussi dense et aussi universelle qu'un élément. Quelques privilégiés réussiront peut-être à fuir : la fuite les expose ordinairement à un sort plus cruel. La résistance semble éperonner les maîtres de l'heure, en leur fournissant l'occasion souhaitée de violer le droit. Il ne reste plus alors qu'un ultime espoir : c'est que cette évolution se dévore elle-même, comme un volcan dont les feux s'épuisent. Jusque-là, l'homme ainsi assiégé ne peut plus avoir que deux soucis : exécuter sa quote-part de travail et ne pas s'écarter de la norme. L'action s'en fait sentir jusque dans les zones de sécurité, où les êtres sont en proie à une panique de fin du monde.

Tel est le point où se présente, non seulement en théorie, mais dans chaque existence contemporaine, la question de savoir si l'on ne pourrait s'engager dans une autre voie. Car il existe aussi des cols, des sentiers en corniche, que l'on ne découvre qu'après une longue ascension. Une conception nouvelle du pouvoir s'est fait jour, des condensations brutales, douées d'effet immédiat. Pour leur tenir tête, il faut une conception nouvelle de la liberté, qui ne peut plus avoir rien de commun avec les notions affadies qui s'attachent actuellement à ce terme. Cela suppose d'abord qu'on ne se contente pas de sauver sa propre peau, mais qu'on soit prêt aussi à la risquer.

Et, en fait, on s'apercevra que dans ces Etats où la police est devenue toute-puissante, tout mouvement n'a pas disparu. La cuirasse des nouveaux Léviathans a ses défauts, que l'on cherche sans relâche, ce qui suppose autant de prudence que d'audace – audace inconnue jusqu'à ce jour. L'idée s'impose que des élites préparent ici les voies à une liberté nouvelle, parmi des luttes qui exigeront de lourds sacrifices, dont l'interprétation ne doit pas altérer la dignité. Il faut se référer, pour en trouver l'analogie, à des temps ou des lieux d'énergie, comme ceux des Huguenots ou des guérillas, telles que les a vues Goya dans ses *Désastres de la guerre*. Auprès d'eux, la prise de la Bastille, dont l'individu

repaît encore la conscience de sa liberté, semble une promenade dominicale dans les faubourgs.

Au fond, tyrannie et liberté ne peuvent s'examiner séparément, bien qu'elles se succèdent l'une à l'autre dans le temps. On peut certes dire que la tyrannie suspend et anéantit la liberté et, pourtant, la tyrannie ne peut devenir possible que là où la liberté s'est domestiquée et évanouie, ne laissant que sa notion vide.

L'homme tend à s'en remettre à l'appareil ou à lui céder la place, là même où il devrait puiser dans son propre fonds. C'est manquer d'imagination. Il faut qu'il connaisse les points où il ne saurait trafiquer de sa liberté souveraine. Tant que l'ordre régnera, l'eau coulera dans les conduits et le courant viendra jusqu'aux prises. Si la vie et la propriété sont menacées, un appel mettra en mouvement, comme par magie, les pompiers et la police. Le grand danger est que l'homme ne se fie que trop à ces auxiliaires et que leur absence ne le paralyse. Tout confort se paie. La condition d'animal domestique entraîne celle de bête de boucherie.

Les catastrophes éprouvent à quelle profondeur hommes et peuples demeurent enracinés dans leurs origines. Qu'une racine, du moins, puise directement au sol nourricier – la santé et les chances de survie en dépendent, alors même que la civilisation et ses assurances ont disparu.

On le voit bien dans les périodes d'extrême danger, où les appareils, non contents de refuser à l'homme leur concours, l'acculent à une situation qui paraît sans issue. Tel est le moment où il lui faut décider s'il s'avoue vaincu, ou s'il poursuit la partie, armé de sa force la plus secrète et la plus personnelle. Dans ce dernier cas, il résout d'avoir recours aux forêts.

XII

Nous avons nommé deux des plus grandes figures de notre âge, l'Ouvrier et le Soldat inconnu.

Avec le *Rebelle*, nous en saisissons une troisième, qui se manifeste de plus en plus clairement.

En l'Ouvrier, c'est le principe technique qui s'épanouit, dans l'essai de pénétrer le monde et de régner sur lui comme jamais on ne l'avait fait encore, d'atteindre des ordres de grandeur ou de petitesse que nul œil n'avait encore perçus, de disposer de forces que nul n'avait encore déchaînées. Le Soldat inconnu se tient sur la face d'ombre des opérations militaires : il est le sacrifié qui porte les fardeaux dans les grands déserts de feu et dont l'esprit de bonté et

de concorde cimente l'unité, non pas seulement de chaque peuple, mais des peuples entre eux.

Quant au Rebelle, nous appelons ainsi celui qui, isolé et privé de sa patrie par la marche de l'univers, se voit enfin livré au néant. Tel pourrait être le destin d'un grand nombre d'hommes, et même de tous – il faut donc qu'un autre caractère s'y ajoute. C'est que le Rebelle est résolu à la résistance et forme le dessein d'engager la lutte, fût-elle sans espoir. Est rebelle, par conséquent, quiconque est mis par la loi de sa nature en rapport avec la liberté, relation qui l'entraîne dans le temps à une révolte contre l'automatisme et à un refus d'en admettre la conséquence éthique, le fatalisme.

A le prendre ainsi, nous serons aussitôt frappés par la place que tient le recours aux forêts, et dans la pensée, et dans la réalité de nos ans. Car chacun se trouve à l'heure actuelle sous le coup de la contrainte, et ses efforts pour lui faire échec ressemblent à des expériences téméraires, dont dépend bien plus encore que le destin de ceux qui ont assumé ce risque.

Une telle entreprise ne peut espérer de succès que si les trois grandes forces de l'art, de la philosophie et de la théologie la soutiennent et lui ouvrent une voie à travers l'inexploré. Nous y reviendrons plus en détail. Contentons-nous de signaler pour le moment que, dans l'art, le thème de l'état de siège gagne effectivement en importance. On le remarque surtout, comme il est naturel, dans l'image de la condition humaine qu'ont à présenter la scène et le film, mais plus encore le roman. Et nous voyons s'y modifier les perspectives : la peinture de la société, en progrès ou sur son déclin, y est remplacée par le débat entre la personne humaine et la collectivité technique, le monde qu'elle crée. En pénétrant dans ces profondeurs, l'auteur devient lui-même Rebelle, car la vocation d'auteur n'est qu'un autre nom de l'indépendance.

Une ligne directe ramène de ces spectacles à l'œuvre d'E.A. Poe. L'extraordinaire, en cet esprit, est sa sobriété. Nous entendons le thème avant même que le rideau ne se lève et nous savons dès les premières mesures que le spectacle va devenir étouffant. Malgré leur austérité mathématique, les figures sont chez lui figures du destin, ce qui les revêt d'une magie sans égale. Le maelström, c'est l'entonnoir, le gouffre au courant irrésistible, dans lequel nous attire le vide, le néant. Le puits nous offre l'image de la fosse, de l'encerclement qui se resserre : l'espace se rétrécit sans cesse et nous pousse vers les rats. Le pendule est symbole du temps mort, objet de mesure. C'est la faucille tranchante de Chronos qui se balance à son extrémité et menace le prisonnier captif de ses liens, mais qui en même temps peut le délivrer, s'il sait tirer parti d'elle.

Depuis cette époque, le simple réseau des méridiens et des parallèles s'est garni de mers et de continents. L'expérience historique est venue s'ajouter. Les

villes, de plus en plus artificielles, l'automatisme des communications, les guerres et les révolutions, les machines infernales, la grisaille du despotisme, les prisons et le raffinement de la chasse aux victimes – autant de traits qui ont reçu leur nom sur la carte et hantent les jours et les nuits de l'homme. Nous le voyons, utopiste et penseur audacieux, méditer sur les voies et leur terme ; nous le voyons dans les opérations guerrières, conducteur de machine, soldat, prisonnier, partisan – parmi ses villes qui tantôt flambent et tantôt sont gaiement illuminées. Nous le voyons mépriser les valeurs, dresser de froids calculs, mais aussi désespérer, lorsqu'au cœur des labyrinthes son regard cherche les étoiles.

Cette orbite est à deux foyers : l'un est celui de l'ensemble qui, sous des formes toujours plus impérieuses, tire de toute résistance un progrès nouveau. C'est ici la perfection du mouvement, l'épanouissement impérial, la complète certitude. A l'autre foyer, nous voyons l'homme seul, souffrant et sans abri, dans une incertitude tout aussi complète. Les deux faits sont corrélatifs, car le déploiement d'un pouvoir orgueilleux se fonde sur la terreur et la contrainte prend toute son efficacité là où la sensibilité s'est affinée.

Quand l'art, en d'innombrables tentatives ; s'attache à cette situation nouvelle de l'homme et y trouve son thème propre, il fait plus que de la dépeindre. Il s'agit bien plutôt d'expérience tendant au but le plus haut : ce serait d'accorder le monde et la liberté en une harmonie nouvelle.

Lorsque l'œuvre d'art la révèle, la crainte amoncelée ne peut que s'évanouir, comme le brouillard au premier rayon de soleil.

XIII

La peur est l'un des symptômes de notre temps. Elle nous désarme d'autant plus qu'elle succède à une époque de grande liberté individuelle, où la misère même, telle que la décrit Dickens, par exemple, était presque oubliée.

Comment ce passage s'est-il produit ? Si l'on voulait nommer l'instant fatal, aucun, sans doute, ne conviendrait mieux que celui où sombra le *Titanic*. La lumière et l'ombre s'y heurtent brutalement : l'*hybris* du progrès y rencontre la panique, le suprême confort se brise contre le néant, l'automatisme contre la catastrophe, qui prend l'aspect d'un accident de circulation.

Il est de fait que les progrès de l'automatisme et ceux de la peur sont très étroitement liés, en ce que l'homme, pour prix d'allégements techniques, limite sa capacité de décision. Il y gagne toute sorte de commodités. Mais, en contrepartie, la perte de sa liberté ne peut que s'aggraver. La personne n'est plus dans la société comme un arbre dans la forêt ; elle ressemble au passager d'un

navire rapide, qui porte le nom de *Titanic*, ou encore de *Léviathan*. Tant que le ciel demeure serein et le coup d'œil agréable, il ne remarque guère l'état de moindre liberté dans lequel il est tombé. Au contraire : l'optimisme éclate, la conscience d'une toute-puissance que procure la vitesse. Tout change lorsqu'on signale des îles qui crachent des flammes, ou des icebergs. Alors, ce n'est pas seulement la technique qui passe du confort à d'autres domaines : le manque de liberté se fait sentir, soit que triomphent les pouvoirs élémentaires, soit que des solitaires, ayant gardé leur force, exercent une autorité absolue.

Les détails de l'événement nous sont familiers et ont souvent été écrits : ils relèvent de notre expérience intime. On pourrait élever une objection : d'autres ères de crainte, de panique, d'Apocalypse ont suivi leur cours, sans que ce caractère d'automatisme vînt les renforcer, leur servir d'accompagnement. Laissons ce point : car l'automatisme ne prend ce caractère terrifiant que s'il s'avère être l'une des formes, le style même de la fatalité, dont Jérôme Bosch donnait déjà une représentation incomparable. Qu'il s'agisse, dans la terreur contemporaine, d'une peur toute particulière, ou simplement du style actuel d'une angoisse cosmique, dont elle ne serait qu'un retour – nous passerons sur cette question pour lui en opposer une autre, celle qui nous tient à cœur : serait-il possible d'atténuer la terreur, alors que l'automatisme subsisterait ou, comme il faut s'y attendre, se rapprocherait encore de sa perfection ? Autrement dit, serait-il possible, à la fois, de rester sur le navire *et* de se réserver l'indépendance de la décision – de sauver et même de renforcer les racines qui plongent encore dans le sol des origines ? Telle est la question première de notre existence.

C'est aussi la question que cache toute angoisse devant le temps. L'homme se demande comment échapper au néant. Dans les années où nous sommes, quand on s'entretiendra avec ses amis ou avec des inconnus, en quelque lieu de l'Europe, leurs propos ne tarderont guère à se porter sur l'ensemble de notre situation et leur détresse se révélera dans toute sa profondeur. On constatera que presque tous, hommes ou femmes, sont en proie à une panique telle qu'on n'en avait plus vu dans nos contrées depuis le début du Moyen Age. On les verra se jeter avec une sorte de rage dans leur terreur, en exhiber sans pudeur ni retenue les symptômes. On assiste à des enchères où l'on dispute s'il vaut mieux fuir, se cacher ou recourir au suicide, et l'on voit des esprits qui, gardant encore toute leur liberté, cherchent déjà par quelles méthodes et quelles ruses ils achèteront la faveur de la crapule, quand elle aura pris le pouvoir. Et l'on pressent, non sans horreur, qu'il n'y aura pas de vilénie qu'ils n'approuvent, lorsqu'on l'exigera d'eux.

On voit parmi eux des hommes sains et robustes, taillés en athlètes. On se demande à quoi leur sert le sport.

Or, ces êtres-là ne sont pas seulement des pleutres : ils sont aussi dangereux. Leur humeur saute de la crainte à la haine déclarée, lorsqu'ils voient s'affaiblir celui dont ils avaient si peur naguère encore. Et on trouve ailleurs qu'en Europe de pareils canventicules. La panique va s'appesantir, là où l'automatisme gagne sans cesse du terrain et touche à ses formes parfaites, comme en Amérique. Elle y trouve son terrain d'élection ; elle se répand à travers des réseaux dont la promptitude rivalise avec celle de l'éclair. Le seul besoin de prendre les nouvelles plusieurs fois par jour est un signe d'angoisse ; l'imagination s'échauffe, et se paralyse de son accélération même. Toutes ces antennes des villes géantes ressemblent à des cheveux qui se dressent sur une tête. Elles appellent des contacts démoniaques.

Il est certain que l'Est n'échappe pas à la règle. L'Occident vit dans la peur de l'Est, et l'Est dans la peur de l'Occident. En tous les points du globe, on passe son existence dans l'attente d'horribles agressions. Nombreux sont ceux où la crainte de la guerre civile l'aggrave encore.

La machine politique, dans ses rouages élémentaires, n'est pas le seul objet de cette crainte. Il s'y joint d'innombrables angoisses. Elles provoquent cette incertitude qui met toute son espérance en la personne des médecins, des sauveurs, thaumaturges. Signe avant-coureur du naufrage, plus lisible que tout danger matériel.

XIV

La question cruciale, dans ces remous, est de savoir si l'on peut délivrer l'homme de la peur. Il importe plus d'y parvenir que de l'armer ou de lui fournir des médicaments. La force et la santé demeurent en l'intrépide. Au contraire, la crainte assiège ceux même qui s'arment jusqu'aux dents – et ceux-là plus que d'autres. On peut en dire autant de ceux qui nagent dans l'abondance. Les armes, les trésors sont impuissants à conjurer les menaces. Ce ne sont que des pis-aller.

Crainte et péril sont si intimement associés qu'à peine pourrait-on dire lequel de ces principes engendre l'autre. La crainte a plus de poids : aussi faut-il commencer par elle, pour dénouer le nœud fatal.

Quant à la méthode inverse, la tentation de s'en prendre d'abord au danger, il faut mettre en garde contre elle. Ce n'est pas en essayant simplement de se rendre plus dangereux que l'objet de sa crainte que l'on parvient à une solution. Telle est la relation classique des Rouges et des Blancs, des Peaux-Rouges entre eux, et peut-être, demain, des Blancs et des peuples de couleur. L'épouvante est

comme un feu qui s'apprête à dévorer le monde. La crainte augmente alors le nombre de ses victimes. Celui qui lui met un frein atteste, par ce seul acte, la légitimité de ses prétentions au règne. C'est le même homme qui a commencé par triompher en lui-même de la peur.

Il importe encore de savoir que la peur ne se laisse jamais entièrement conjurer. Un tel succès ne nous permettrait pas de dépasser l'automatisme, au contraire : il l'enfermerait dans l'être intime de l'homme. La peur demeurera toujours le grand partenaire de nos dialogues, en toute délibération de l'homme avec lui-même. Mais elle tend à la transformer en monologue, et n'a le dernier mot que si elle y parvient.

Si, par contre, elle est remise à sa place d'interlocutrice, l'homme peut à son tour prendre la parole. Il cesse alors de se croire cerné. Une autre solution que celle de l'automatisme se présentera à son esprit. C'est dire que désormais *deux* chemins s'ouvrent à lui, ou, en d'autres termes, que sa liberté de décision est restaurée.

A supposer même que le néant triomphe, dans la pire de ses formes, une différence subsiste alors, aussi radicale que celle du jour et de la nuit. D'un côté, le chemin s'élève vers des royaumes, le sacrifice de la vie, ou le destin du combattant qui succombe sans lâcher ses armes ; de l'autre, il descend vers les bas-fonds des camps d'esclavage et des abattoirs où les primitifs concluent avec la technique une alliance meurtrière ; où l'on n'est plus un destin, mais rien qu'un numéro de plus. Or, avoir son destin propre, ou se laisser traiter comme un numéro : tel est le dilemme que chacun, *certes*, doit résoudre de nos jours, mais est *seul* à pouvoir trancher. La personne est toujours exactement pourvue de la même souveraineté qu'en toute autre période de l'histoire ; peut-être est-elle plus forte que jamais. Car, à mesure que les puissances collectives gagnent du terrain, la personne s'isole des organismes anciens, formés par les siècles, et se trouve seule. Cet homme seul devient alors partenaire de Léviathan, peut-être même son vainqueur, son dompteur.

Revenons une fois de plus au spectacle du plébiscite. Le scrutin, tel que nous l'avons contemplé, s'est changé en un contact d'automates, réglé par un organisateur unique. L'individu peut être contraint d'y prendre part, et le sera. Il faut seulement qu'il connaisse l'égal néant de toutes les cases qu'on lui permet d'occuper sur cet échiquier. Peu importe que le gibier coure ici ou là, du moment qu'il reste entre les toiles des rabatteurs.

Le lieu de la liberté est bien différent de la simple opposition ; ce n'est pas non plus l'un de ceux que l'on atteint par la fuite. Nous l'avons appelé la forêt. D'autres moyens s'y trouvent qu'un « non » tracé dans la case qui lui a été assignée. Sans doute, nous l'avons vu, au point où nous en sommes, un homme

sur cent, peut-être, se montrera capable de recourir aux forêts. Mais il n'est pas question ici de rapports numériques. Quand un théâtre flambe, il suffit d'un esprit lucide, d'un cœur ferme, pour arrêter la panique de milliers d'êtres qui risquent de se piétiner l'un l'autre et cèdent à une terreur bestiale.

Si nous parlons ici de l'individu, c'est en songeant à l'être humain, sans donner à ce terme la nuance qu'il a prise au cours des deux derniers siècles. Nous voulons parler de l'homme libre, tel qu'il sort des mains de Dieu. Il n'est pas l'exception, ni ne représente une élite. Loin de là : car il se cache en tout homme, et les différences n'existent que dans la mesure où chaque individu sait actualiser cette liberté qu'il a reçue en don. Il a besoin qu'on l'aide dans cette tâche – aide du penseur, de l'initié, de l'ami, de l'amant.

On peut aussi dire que l'homme *dort* dans les forêts. Qu'il reconnaisse sa puissance, lorsqu'il s'éveille, et l'ordre peut d'ailleurs être interprété comme la succession des instants où l'homme, périodiquement, se découvre à nouveau. Les forces surgissent sans cesse, pour tenter de lui imposer leur masque : forces totémiques, ou magiques, ou techniques. La roideur le gagne alors, et la crainte avec elle. Les arts se pétrifient, le dogme devient absolu. Mais on revoit toujours, depuis le fond des âges, l'homme arrachant les masques, et la gaîté renaît, fruit de la liberté.

On s'est accoutumé, suivant de puissantes illusions d'optique, à faire de l'homme un grain de sable au prix de ses machines et des arsenaux de sa technique. La vérité est tout opposée. Les arsenaux sont et demeurent les paravents d'une imagination servile. L'homme les a dressés lui-même : il peut les culbuter, ou les comprendre dans un contexte de significations nouvelles. Les liens de la technique peuvent être rompus, et rompus justement par l'individu.

XV

Reste à signaler une source d'erreurs – nous songeons à la confiance en l'imagination pure. Nous admettrons qu'elle mène aux victoires spirituelles. Mais notre temps exige autre chose que la fondation d'écoles de yoga. Tel est pourtant le but, non seulement de nombreuses sectes, mais d'un certain style de nihilisme chrétien, qui se rend la tâche trop facile. On ne peut se contenter de connaître à l'étage supérieur le vrai et le bon, tandis que dans les caves on écorche vifs vos frères humains. On ne le peut même pas lorsqu'on occupe en esprit une position bien défendue, voire supérieure, pour cette simple raison que les tourments inconcevables de millions d'esclaves crient vengeance au ciel. Le

fumet atroce des écorcheries continue à empester l'air. Ce sont des faits qu'on n'élué pas à force de jongleries.

Il ne nous est donc pas accordé d'établir notre demeure dans l'imaginaire, bien qu'il donne leur moteur aux opérations belliqueuses. L'épreuve de force suit la querelle entre images et la guerre aux images. C'est pourquoi nous sommes contraints de faire appel aux poètes. Ils préparent les bouleversements et la chute des Titans. L'imagination, et le poème avec elle, sont l'un des recours aux forêts.

Retournons à la seconde de nos images. Quant au monde historique dans lequel nous sommes, il est semblable à un véhicule rapide, où tantôt nous frappent des traits de confort, et tantôt des traits de terreur. Il est parfois *Titanic*, et parfois Léviathan. Le mouvement appâte les regards : aussi la plupart des passagers ignorent-ils qu'ils sont *en même temps* les hôtes d'un royaume tout différent, où règne une paix parfaite. Le second de ces royaumes est aussi supérieur à l'autre que s'il l'avait contenu comme un jouet, comme l'une de ces manifestations dont le nombre est illimité. Ce second royaume est le havre, la terre natale, la paix et la sécurité, que chacun porte en son cœur. Nous l'appelons la forêt.

Navigation, forêt – il semble difficile d'associer en une même image deux mondes aussi lointains. Leur épiphanie est plus familière au mythe : Dionysos enlevé par les matelots tyrrhéniens fit s'enlacer des pampres aux rames, et croître des ceps à la place des mâts. C'est de leur fourré qu'a bondi le tigre, pour déchirer les brigands.

Le mythe n'est pas histoire ancienne ; il est réalité intemporelle, qui se répète dans l'histoire. Le sens que notre siècle trouve à nouveau dans les mythes est l'un des signes favorables. Comme jadis, l'homme se voit entraîné par des forces irrésistibles en haute mer, au fond du désert et de son monde de masques. Ce voyage perdra son apparence périlleuse s'il reprend conscience de son divin pouvoir.

XVI

Il est deux faits dont nous devons connaître et l'existence et la portée, si nous voulons éluder la contrainte des coups que nous impose l'adversaire, et méditer notre partie.

Il faut tout d'abord savoir, comme nous l'avons vu par l'exemple du scrutin, que seule une fraction des grandes masses humaines est en mesure de défier les fictions qui régissent notre époque et les menaces qui rayonnent d'elles. Cette

fraction peut toutefois représenter l'ensemble. Nous avons vu ensuite, par l'exemple du navire, que les forces du présent ne suffisent pas à fonder la résistance.

Ces deux constatations ne contiennent rien de nouveau. Elles sont conformes à l'ordre des choses et ne cesseront jamais de s'imposer quand on sentira venir les catastrophes. En un tel moment, l'action passera toujours aux mains d'élites qui préfèrent le *danger* à la servitude. Et leurs entreprises seront toujours précédées de réflexion. Elle adoptera tout d'abord la forme d'une critique du temps, d'une conscience de l'imperfection des valeurs admises, puis du souvenir. Ce souvenir peut se référer aux Pères et à leurs hiérarchies, plus proches des origines. Il tendra dans ce cas aux restaurations du passé. Que le danger croisse, et le salut sera cherché plus profondément, chez les Mères, et ce contact fera jaillir l'énergie primitive, celle que les puissances du temps ne peuvent endiguer.

Deux qualités sont donc indispensables au Rebelle. Il refuse de se laisser prescrire sa loi par les pouvoirs, qu'ils usent de la propagande ou de la violence. Et il est décidé à se défendre, non seulement au moyen des techniques et des idées du temps, mais en maintenant ouvert l'accès à des pouvoirs bien supérieurs aux forces temporelles, et qui ne peuvent jamais être entièrement résolus en pur mouvement. S'il en est ainsi, il peut courir le risque des forêts.

On va se demander à quoi tend un tel effort. Nous avons déjà signalé qu'il ne saurait se borner à la conquête des seuls domaines intérieurs. Cette erreur est l'une des notions que propage la défaite. Il serait tout aussi insuffisant de s'en tenir à des buts pratiques, comme, par exemple, la lutte pour l'indépendance nationale. Nous verrons qu'au contraire il s'agit d'efforts que couronne, *entre autres*, la liberté de la nation, mais seulement par surcroît. Car nous ne sommes pas impliqués dans notre seule débâcle nationale ; nous sommes entraînés dans une catastrophe universelle, où l'on ne peut guère dire, et moins encore prophétiser, quels sont les vrais vainqueurs, et quels sont les vaincus.

Nous en sommes bien plutôt parvenus au point où le simple, l'homme de la rue, que nous rencontrons chaque jour et en tout lieu, a mieux pénétré la situation que tous les gouvernements et tous les théoriciens. C'est qu'en lui subsistent les traces d'un savoir plus profond que les lieux communs du temps ; de sorte qu'on adopte dans les conférences et les congrès des résolutions bien plus stupides et bien plus hasardeuses que ne le serait la sentence du premier venu, qu'on irait chercher sur la plate-forme d'un tramway.

L'individu dispose encore d'organes où vit plus de sagesse que dans la totalité de l'organisation.

Son trouble même et sa crainte le montrent bien. Lorsqu'il se met à la torture pour découvrir une issue, une voie par où fuir, son comportement s'adapte à la

proximité et à la grandeur du péril. Lorsqu'il se méfie des devises et s'attache aux objets, il se conduit en homme qui connaît encore la différence entre l'or et l'encre d'imprimerie. Lorsque, dans des pays riches et paisibles, une terreur nocturne l'éveille, ce sentiment est aussi naturel que le vertige au bord de l'abîme. Il est absurde de vouloir le convaincre que l'abîme n'existe pas. Et quand on entre en délibération avec soi-même, il est bon d'avoir l'abîme à ses pieds.

Quelle conduite l'homme tiendra-t-il à la vue et au cœur de la catastrophe ? Tel est l'objet d'une question toujours plus pressante. Elles se rejoignent toutes dans cette seule, la plus grave. Même au sein des peuples qui paraissent projeter de s'entre-détruire, c'est au fond la même menace que l'on médite.

Quoi qu'il advienne, il est sage de regarder la catastrophe en face, et la manière dont on pourrait y être entraîné. C'est un exercice spirituel. Si nous nous y appliquons, la crainte s'affaiblira : c'est un premier pas, un grand pas vers la liberté. L'exercice n'a pas seulement pour l'individu des vertus curatives : il prévient le danger, car, à mesure que la crainte s'atténue en chacun, la vraisemblance de la catastrophe devient moindre.

XVII

Le navire représente l'être temporel, et la forêt, l'être supra-temporel. A notre époque de nihilisme, l'illusion d'optique se répand selon laquelle le mouvement paraît gagner du terrain au détriment de l'immobile. En réalité, tout ce que notre époque déploie de puissance technique n'est qu'une effulgence passagère des trésors de l'être. Si l'homme parvient à y pénétrer, ne fût-ce que l'espace d'un éclair, il en rapportera l'assurance : le temporel ne perdra pas seulement son allure de menace ; il lui paraîtra chargé de sens.

Nous qualifierons ce retournement de recours aux forêts et celui qui l'exécute de Rebelle. Comme le mot d'Ouvrier, celui-ci embrasse toute une échelle de sens, puisqu'il désigne, avec les formes et les domaines les plus divers, les différents degrés d'un certain comportement. Il n'est pas mauvais que ce terme, l'un des vieux mots de l'Islande, ait déjà, comme tel, son passé, bien qu'il faille le prendre ici dans une acception plus générale. Le « recours aux forêts » y suivait la proscription ; l'homme y proclamait sa décision de s'affirmer par ses seules forces. C'était agir en homme d'honneur : ce l'est encore, quoi que prétendent les lieux communs.

La proscription sanctionnait en général l'assassinat, tandis que de nos jours, elle atteint l'homme avec le même automatisme que la chance à la roulette. Nul ne sait s'il n'appartiendra pas dès demain à un groupe de hors-la-loi. En de tels moments, la vie perd son badigeon de culture, car les coulisses du confort tombent et se muent en indices de destruction. Le paquebot de luxe devient navire de guerre, à moins qu'on ne hisse à son bord le pavillon noir des pirates, les drapeaux rouges des bourreaux.

Du temps de nos ancêtres, le proscrit était accoutumé à penser par lui-même, à mener une vie dure, et à n'en faire qu'à sa tête. Plus tard, il a pu se sentir assez fort pour assumer l'excommunication, avec le reste de son destin, et pour se créer, de son propre chef, guerrier, médecin et juge, mais aussi prêtre. Il n'en est plus ainsi. Les êtres sont si bien enclavés dans la collectivité et ses structures qu'ils se trouvent presque incapables de se défendre. C'est à peine s'ils se rendent compte de la forme toute particulière qu'ont prise en notre siècle de lumières les préjugés. D'ailleurs, la vie vient des prises de courant, des conserves et des tuyauteries ; d'où les mises au pas, répétitions, transmissions de forces. La santé, elle non plus, n'est guère brillante. Voici que brusquement s'abat la proscription, et souvent comme un coup de tonnerre dans un ciel serein : tu es blanc, ou rouge, ou noir, Russe, Juif, Américain, Coréen, Jésuite, Franc-maçon, mais en tout cas plus vil qu'un chien. On a même pu voir les victimes s'associer au chœur qui les condamnait.

Sans doute vaut-il donc la peine de décrire à l'objet de telles menaces la situation dans laquelle il se trouve, et qu'il méconnaît le plus souvent. Il se peut qu'il en puisse induire le style de son action. Nous avons vu, par l'exemple du scrutin, avec quelle astuce les pièges sont camouflés. Resterait tout d'abord quelques malentendus à éclaircir ; ils pourraient facilement s'attacher à notre terme, et en restreindre l'acception à des fins plus limitées.

Le recours aux forêts ne doit pas être interprété comme une forme d'anarchie qui s'opposerait au monde mécanique, bien que cette tentation soit forte, surtout lorsque cette décision vise en même temps à rétablir l'intimité de l'homme avec le mythe. Assurément, l'avènement du mythe se produira : il se prépare déjà. Car le mythe est toujours présent et remonte à la surface, l'heure venue, comme un trésor⁽¹⁾. Mais il ne surgira, principe hétérogène, que du mouvement parfait, parvenu à sa plus haute puissance. Or, le mécanisme est seul mouvement, en ce sens, cri de l'enfantement. On ne revient pas en arrière pour reconquérir le mythe ; on le rencontre à nouveau, quand le temps tremble jusqu'en ses bases, sous l'empire de l'extrême danger. Il ne faut pas dire non plus : *ou* le cep *ou* le navire, mais : *et* le cep *et* le navire. Le nombre de ceux qui songent à abandonner le navire croît, et l'on trouve parmi eux aussi des têtes claires et des esprits

fermes. Mais au fond, ce serait là débarquer en pleine mer. Surviennent alors la faim, le cannibalisme et les requins, bref, toutes les horreurs que l'on rapporte sur le radeau de la *Méduse*. Il est donc prudent, quoi qu'il arrive, de demeurer à bord et sur le pont, fût-ce au risque de sauter avec les autres.

Cette objection ne vise pas le poète, qui manifeste l'immense supériorité du royaume des Muses sur celui de la technique, tant dans l'œuvre que dans l'existence. Il aide l'homme à se retrouver : le poète est Rebelle.

Il ne serait pas moins dangereux de limiter ce terme à la lutte pour l'indépendance de l'Allemagne. Ce pays est tombé, après la débâcle, dans un état qui exige une refonte de son organisation militaire. Une telle refonte n'a pas eu lieu depuis 1806 – car, bien que les armées aient considérablement changé, tant dans leurs effectifs que dans leur technique et dans leur tactique, elles n'en persistent pas moins à s'appuyer sur l'idée-mère de la Révolution française, comme toutes nos institutions politiques. Mais réorganiser vraiment l'armée, ce n'est pas l'adapter à la stratégie aérienne ou atomique. Il importe bien plutôt qu'une notion nouvelle de la liberté prenne force et corps, à l'exemple des troupes de la Révolution après 1789, et de l'armée prussienne après 1806. A cet égard, on peut encore concevoir, même de nos jours, d'autres principes que ceux de la mobilisation totale. Mais ces principes ne sont pas du ressort des nations : ils s'appliqueront en tout lieu où s'éveillera la liberté. Techniquement, nous en sommes parvenus au point où seules deux *puissances* jouissent d'une autarcie totale, c'est-à-dire peuvent soutenir une politique fondée sur d'amples moyens, à la mesure de buts planétaires. Or, le recours aux forêts, au contraire, sera possible à tous les points du globe.

C'est dire également que notre terme ne recouvre pas d'intentions russophobes. La crainte qui sillonne aujourd'hui notre planète est en grande partie inspirée par l'Est. Elle se manifeste en d'énormes préparatifs, tant dans le domaine matériel que dans celui de l'esprit. Si évident que soit le fait, il n'y a pas là un thème d'importance primordiale, mais une conséquence de la situation universelle. Les Russes se trouvent dans le même embarras que le reste du monde ; peut-être même en ressentent-ils plus cruellement l'emprise, si l'on prend la crainte pour critère. Or, la crainte ne peut se contrebattre par les préparatifs guerriers, mais seulement par la découverte d'un nouvel accès à la liberté. C'est en quoi les Russes et les Allemands ont beaucoup à apprendre les uns des autres : ils ont passé par les mêmes expériences. Le recours aux forêts demeure, même pour le Russe, le cœur du problème. En tant que bolcheviste, il est sur le navire ; en tant que Russe, il est dans la forêt. Cette situation le met en péril, tout en fondant son assurance.

Notre intention n'est pas, plus généralement, de nous en prendre aux coulisses de la politique et de la technique, ni à leurs groupements. Elles passent, tandis que la menace demeure, et même revient plus vite et plus violemment. Les adversaires finissent par se ressembler au point qu'il n'est plus difficile de deviner en eux des déguisements d'une seule et même puissance. Il ne s'agit pas d'endiguer ici ou là le phénomène, mais de dompter le temps. On ne peut le faire sans souveraineté. Or, elle se trouve moins, de nos jours, dans les décisions générales qu'en l'homme qui abjure la crainte en son cœur. Les énormes préparatifs de la contrainte ne sont destinés qu'à lui, et pourtant, ils sont voués à faire éclater son triomphe ultime. C'est ce savoir qui le rend libre. Les dictatures tombent alors en poussière. Là reposent les réserves, presque vierges, de notre temps, et non pas seulement du nôtre ; c'est le thème de toute l'histoire et sa délimitation, ce qui la sépare, et des empires des démons, et du simple événement zoologique. Le mythe et les religions en donnent un modèle qui se reproduit sans cesse, et sans cesse Géants et Titans dressent leur puissance accablante. L'homme libre les abat ; il le peut, même s'il n'est pas toujours prince et Héraclès. Le caillou lancé par une fronde de pâtre, l'oriflamme portée par une vierge, une arbalète ont déjà suffi à cette tâche.

XVIII

Une nouvelle question interrompt ici notre discours. Dans quelle mesure la liberté est-elle souhaitable, a-t-elle seulement un sens, au sein de notre situation historique, telle qu'elle se manifeste ? N'est-ce donc pas un mérite particulier, et que l'on dédaigne à trop bon compte, un mérite propre à l'homme de ce temps, que de savoir se passer en grande partie de la liberté ? Il rappelle à bien des égards le soldat en marche vers des objectifs qu'il ignore, ou le travailleur édifiant un palais où d'autres habiteront ; et ce n'est pas le pire de ses aspects. Faut-il faire dévier sa marche, tant que durera le mouvement ? Chercher à tirer un sens d'une évolution liée à tant de souffrance, c'est se changer pour autrui en occasion de scandale. Et, pourtant, tous les pronostics fondés sur la seule atmosphère d'Apocalypse manquent leur but. Nous traversons, au contraire, une série d'images toujours plus nettes, d'empreintes de plus en plus précises. Les catastrophes mêmes n'interrompent guère cette marche ; elles l'abrègent plutôt sous bien des rapports. Sans aucun doute, les buts sont là. Des millions et des millions d'êtres en ressentent l'empire, mènent une vie qui serait intolérable sans de telles perspectives, et que la seule contrainte ne suffit pas à expliquer. Les

sacrifices ne seront peut-être couronnés que tardivement ; mais ils n'auront pas été vains.

Nous touchons ici à l'élément de nécessité, de fatalité, qu'implique la figure du Travailleur. Il n'y a pas d'accouchements sans douleurs. Les événements en cours vont se poursuivre, et, comme dans toute situation fatale, les essais de les arrêter, de revenir à la ligne de départ, ne feront que les favoriser et en précipiteront le dénouement.

Aussi est-il sage de ne pas perdre de vue le nécessaire, si l'on ne veut pas s'égarer dans les illusions. Sans doute, la liberté est donnée *avec* le nécessaire ; et c'est seulement dans son rapport avec lui que le nouvel état du monde se manifeste. Dans l'ordre du temps, toute modification du nécessaire entraîne une mutation de la liberté. De là vient que les principes de 1789, pour autant qu'ils définissent la liberté, sont caducs et n'arrivent plus à s'affirmer en face de la contrainte. Mais la liberté, elle, est impérissable, bien qu'elle emprunte toujours les vêtements du temps. Puis il faut toujours la conquérir à nouveau. La liberté héréditaire doit être incarnée dans les formes que prescrit la rencontre avec la nécessité historique.

Or, nous devons avouer que l'incarnation de la liberté, de nos jours, est particulièrement difficile. La résistance exige de grands sacrifices ; d'où le nombre écrasant de ceux qui lui préfèrent la contrainte. Mais l'histoire authentique ne peut être faite que par des hommes libres. L'histoire est l'empreinte que l'homme libre appose sur le destin. Il est vrai qu'en ce sens chacun peut agir en délégué : son sacrifice compte aussi pour les autres.

Admettons que nous ayons esquissé les contours de l'hémisphère où se situe le continent de la nécessité. Le technique, le typique, le collectif s'y manifestent, tantôt grandioses et tantôt redoutables. Nous nous dirigerons maintenant vers l'autre pôle, où l'individu n'agit pas uniquement selon les impulsions reçues, mais aussi par la connaissance et par le jugement.

Les horizons y changent ; ils deviennent plus spirituels, plus dégagés ; mais, en même temps, les périls se précisent.

Cependant, il était impossible de commencer par cette partie de notre tâche ; car la nécessité est posée la première, qu'elle prenne, pour nous aborder, la forme de la contrainte, de la maladie, du chaos, de la mort même – elle veut, dans tous les cas, être conçue comme épreuve à subir.

Il ne peut donc s'agir de modifier le dessin du monde du travail : la grande destruction le fait plutôt ressortir. Mais d'autres palais peuvent s'édifier sur lui que ces termitières redoutées par l'utopie ; le plan originel n'est pas si simple. Il n'est pas non plus question de refuser au temps le tribut qu'il exige, car le devoir et la liberté peuvent se concilier.

XIX

Pesons une autre objection : faut-il se vouer à la catastrophe ? Doit-on, ne fût-ce qu'en esprit, chercher les mers extrêmes, les cataractes, les maelström, les grands abîmes ?

L'objection ne doit pas être prise à la légère. Grande est la tentation de baliser les routes sûres, telles que les trace la raison, avec le dessein de s'y tenir. Ce dilemme se manifeste aussi dans la pratique, par exemple dans les armements. Les armements sont prévus pour le temps de guerre, et, tout d'abord, comme mesure de sécurité. Puis ils amènent à une limite où ils poussent à la guerre et semblent l'appeler. Il y a là un degré d'investissement qui provoque la banqueroute, d'une manière ou de l'autre. On pourrait imaginer ainsi des systèmes de paratonnerres qui finiraient par attirer les orages.

Il en va de même pour l'esprit. Tandis qu'on songe aux routes les plus aventureuses, on néglige les chenaux. Mais, ici encore, l'un n'exclut pas l'autre. La raison ordonne, tout au contraire, de méditer l'ensemble des éventualités et de tenir prête une réponse à *chacune* d'elles, comme une série de coups d'échecs.

Dans notre situation, nous sommes tenus de faire entrer en compte la catastrophe et de nous endormir à ses côtés, de peur qu'elle ne nous surprenne dans la nuit. C'est à ce prix que nous constituerons ces réserves de sécurité qui rendent possible l'action raisonnable. Dans la sécurité parfaite, l'esprit se borne à *jouer* avec la catastrophe ; il l'intègre à ses plans, comme un facteur improbable, et s'abrite sous de médiocres assurances. De nos jours, l'inverse doit se produire. Il faut livrer à la catastrophe presque tout notre capital, pour maintenir ouvert, par ce sacrifice même, un chenal devenu étroit comme le tranchant d'un coutelas.

La connaissance de la voie moyenne, celle que nous trace la raison, demeure indispensable ; elle est pareille à l'aiguille du compas, qui sert de repère à chaque mouvement, et même à la déclinaison. On ne peut parvenir autrement à des normes que tous accepteront sans que la force les y contraigne. En outre, suivre cette voie, c'est se tenir dans les limites du droit : or, le triomphe se trouve à son terme.

Qu'il n'y ait qu'une route droite, et qu'au fond tous le reconnaissent, le fait n'est pas douteux. Il est bien visible que nous nous dirigeons, par-delà les états nationaux, par-delà les zones d'influence elles-mêmes, vers des structures planétaires. Celles-ci peuvent être atteintes par les traités, à cette seule condition

que les contractants le souhaitent, ce qu'ils prouveraient avant tout en restreignant leurs prétentions souveraines – car le renoncement contient la fécondité. Il ne manque pas d'idées, de faits non plus, sur lesquels peut s'édifier une paix générale. Elle suppose le respect des frontières : l'annexion des provinces, les déplacements de populations, l'institution de corridors, la délimitation suivant tel ou tel parallèle éternisent la violence. Il est donc avantageux que la paix ne soit pas encore conclue, et que par conséquent l'injustice n'ait pas encore été sanctionnée.

La paix de Versailles contenait déjà en elle la Seconde Guerre mondiale. Fondée ouvertement sur la force, elle proclamait l'Évangile auquel allait se référer tout coup de force. Une seconde paix de cette nature durerait moins encore, et entraînerait la destruction de l'Europe.

Que la tension croissante entre l'Est et l'Ouest menace d'exclure la voie juridique, le fait n'est pas moins sûr que l'impossibilité pour une table de tenir debout sur deux pieds. Il en faut trois, à tout le moins. C'est donc se jeter dans une mauvaise partie que d'ajouter ses forces à cette tension, dans quelque direction qu'on les porte. On ne s'opposera pas de cette manière au partage, non seulement de l'Allemagne, mais de l'Europe. Il ne peut prendre fin que si les élites européennes, sous cette pression toujours plus lourde, se saisissent dans leur unité et en tirent les conséquences ; ce qui mettra en même temps un terme à nos grands conflits historiques, comme celui de la France et de l'Allemagne, ou la question polonaise, qui recommence si fâcheusement à renaître de ses cendres.

Nous n'en dirons pas plus, car d'autres idées nous occupent ici que celles de la politique. Il s'agit bien plutôt des dangers que court l'individu et de la crainte dont il souffre. Car ce même déchirement l'inquiète. De lui-même, il ne demande qu'à se consacrer à sa profession et à sa famille, à cultiver ses penchants. Puis le temps fait sentir son exigence – soit que les conditions de sa vie se détériorent peu à peu, soit qu'il se voie subitement soumis à l'attaque des extrêmes. L'expropriation, le travail forcé, et pis encore, surgissent dans sa sphère. Il ne tarde pas à remarquer que la neutralité signifierait le suicide – il s'agit désormais de hurler avec les loups ou de partir en guerre contre eux.

Où trouver, parmi ces angoisses, un tiers principe qui ne sombre pas tout à fait dans les remous du mouvement ? Ce ne sera sans doute que sa qualité d'individu, son être d'homme, qui demeure inébranlé. En de telles occurrences, il faut louer le grand mérite de ceux chez qui la connaissance de la voie droite ne disparaît pas entièrement. Quand on a échappé aux catastrophes, on sait qu'on le doit, en fait, aux rencontres avec des êtres simples, sur qui la haine, la terreur, l'automatisme des lieux communs n'ont pu mordre.

Ils résistaient à la propagande et à ses insinuations, qui sont purement démoniaques. Une grâce peut infiniment surabonder quand cette vertu se manifeste chez les conducteurs des peuples, comme Auguste. Tel est le fondement des empires. Le prince ne règne pas en donnant la mort, mais la vie. Sa manifestation reste l'une de nos grandes espérances : que parmi tant de millions d'êtres puisse se montrer un homme parfait.

Arrêtons ici cette théorie de la catastrophe. Nous ne sommes pas libres de l'éviter, mais une liberté y subsiste. Elle est l'une de nos épreuves.

XX

La doctrine des forêts est antique comme l'histoire des hommes, et même plus vieille qu'elle. Elle se trouve déjà dans les témoignages vénérables que nous ne savons encore lire qu'en partie, dans les caractères gravés sur la pierre. Elle donne leur grand thème aux contes, aux légendes, aux textes sacrés et aux mystères. Si nous rattachons le conte à l'âge de la pierre, le mythe à l'âge du bronze et l'histoire à l'âge du fer, nous rencontrerons partout cette doctrine, pourvu que nos yeux se soient ouverts à elle. Nous la retrouverons dans notre ère uranienne, que l'on pourrait appeler l'âge des radiations.

Toujours et en tous lieux, chacun sait désormais que des centres de forces originelles sont contenus dans le paysage changeant, sous l'apparence passagère des sources de richesse, des pouvoirs cosmiques. Ce savoir-là ne constitue pas seulement, pour les Eglises, un fondement symbolique et sacramentel, ne se prolonge pas seulement dans les gnoses et les sectes, mais fournit aux systèmes philosophiques leur noyau, quelle que soit d'ailleurs l'extrême diversité des mondes de leurs concepts. Ils visent essentiellement le même mystère, patent pour quiconque a reçu, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, l'initiation : qu'on le conçoive comme l'idée, la monade originelle, la chose en soi, l'existence dans le présent. En touchant l'être, même cette seule fois, on dépasse les franges où les mots, les notions, les écoles, les confessions ont encore quelque importance. Mais on a appris à vénérer ce dont elles tirent leur vie.

En ce sens, le mot de forêt, lui non plus, n'a pas d'importance. Ce n'est sans doute nullement par hasard que tout ce qui nous enchaîne au souci temporel se détache de nous avec tant de force, dès que le regard se tourne vers les fleurs, les arbres, et se laisse captiver par leur magie. La botanique devrait en recevoir un surcroît de dignité. Voici le jardin d'Eden, voici tes vignobles, les lys, le grain de froment des paraboles chrétiennes. Voici le bois des contes, avec ses loups

mangeurs d'hommes, ses sorcières et ses géants, mais où l'on trouve aussi le bon chasseur, les haies de roses de la Belle au Bois dormant, à l'ombre desquelles le temps suspend son vol. Voici les forêts des Germains et des Celtes, comme celle de Glasour, où les héros domptent la mort, puis encore Gethsémané et ses Olives.

Mais le même bienfait se cherche en d'autres lieux – des grottes, des labyrinthes, des déserts où demeure le Tentateur. Tout est résidence d'une vie robuste, pour qui en devine les symboles. Moïse frappe de son bâton la paroi de rocher, d'où jaillit l'eau de la vie. Un tel instant suffit alors à des milliers d'années.

Tant d'images ne sont qu'en apparence dispersées dans les plus lointains des espaces et des mondes disparus. En fait, elles sont latentes en tout homme et lui sont transmises sous forme de chiffres, afin qu'il se saisisse lui-même en ses pouvoirs les plus profonds, et plus qu'individuels. C'est à quoi mène toute doctrine digne de ce nom. Si même la matière s'est épaissie en cloisons qui semblent nous fermer toute vue, l'abondance est bien proche, car elle vit en l'être humain comme le talent de la parabole, son héritage supra temporel. Selon qu'il te veut, il ne saisira le bâton que pour s'y appuyer dans son voyage terrestre, ou pour s'en faire un spectre.

Le temps nous pourvoit de nouveaux symboles. Nous avons trouvé l'accès de formes d'énergie infiniment supérieures à toutes celles que l'on connaissait jusqu'alors ; les formules que la science humaine tire des métamorphoses du temps ne ramènent jamais qu'à ce que nous savions de longue date. Les nouveaux luminaires, les soleils nouveaux, sont des protubérances passagères, détachées de l'esprit. Ils mettent à l'épreuve en l'homme son absolu, ses facultés miraculeuses. Sans cesse reviennent ces coups du destin qui appellent l'homme dans la lice, non plus comme porteur de tel ou tel nom, mais en tant qu'homme.

C'est encore le thème qui traverse la musique, comme son grand motif : les figures changeantes conduisent au point où l'homme se rencontre lui-même, dans des proportions contre lesquelles le temps n'a plus de pouvoir – où il devient pour lui-même son destin. Conjuraison suprême, redoutable, permise seulement au maître qui guide les autres hommes, par les portes du jugement, vers la délivrance et le triomphe.

L'homme s'est enfoncé trop profondément dans ses constructions : Il se vend au-dessous de sa valeur, et perd pied. Il se rapproche ainsi des catastrophes, des grands périls, de la souffrance. Ils le poussent dans les provinces sans voies ; ils l'acheminent à sa perte. Mais, fait étrange, c'est là justement, proscrit, condamné, fugitif, qu'il se rencontre lui-même, en sa substance impérissable et

indivisible. Il perce alors à jour les fictions du temps et de l'esprit pour se connaître dans toute sa puissance.

XXI

La forêt est secrète. Le mot est l'un de ceux, dans notre langage, qui recèlent ses contradictions. Le secret, c'est l'intime, le foyer bien clos, la citadelle de sécurité. Mais c'est aussi le clandestin, et ce sens le rapproche de l'insolite, de l'équivoque. Quand nous rencontrons de telles racines, nous pouvons être sûrs qu'elles trahissent la grande antithèse et l'identité, plus grande encore, de la vie et de la mort, que les mystères s'attachent à déchiffrer.

Sous cette lumière, la forêt est la grande demeure de la mort, le siège d'un danger d'anéantissement. C'est la mission du conducteur d'âmes que d'y mener par la main celui qu'il guide, afin qu'il surmonte la crainte. Il le fait symboliquement mourir et ressusciter. Le triomphe voisine avec la destruction. Ce savoir permet de s'élever au-dessus de la violence temporelle. L'homme apprend qu'au fond elle ne peut rien sur lui, qu'elle est même uniquement destinée à le confirmer dans sa dignité sublime. L'arsenal de la terreur est dressé autour de lui, prêt à l'engloutir. Le spectacle n'est pas nouveau. Car les mondes nouveaux ne sont jamais que décalques d'un seul et même monde. Il était familier aux gnostiques, aux ermites de la Thébàïde, aux Pères et aux théologiens authentiques, dès l'origine. Ils connaissaient le mot qui peut abattre l'apparence. Le serpent de la *mort* devient la baguette, le sceptre de l'initié qui s'en saisit.

La crainte prend toujours le masque, le style d'un certain temps. L'ombre amassée au creux du ciel, les visions des ermites, les larves des Jérôme Bosch et des Cranach, les essaims des démons et des sorcières, au Moyen Age, ne sont que maillons dans l'éternelle chaîne d'angoisse qui enchaîne l'homme, bien plus fortement qu'il ne l'était sur le Caucase. Quels que soient les Olympes dont il se libère, la crainte l'accompagne, fertile en ruses. Et toujours elle frappe nos sens, comme une réalité suprême qui les paralyse. Entrant, dans le strict univers de la connaissance, l'homme riait de l'esprit qui cherchait sa torture dans les chimères et les spectacles de l'enfer gothique. Il est loin de soupçonner qu'il est captif des mêmes liens. Sans doute, les chimères adoptent, pour s'approcher de lui, le style de la connaissance, la forme des faits scientifiques. On peut en prouver l'existence dans chacun des domaines de l'esprit, et en obtenir une image expérimentale, aussi cohérente que la hiérarchie des cercles dans n'importe quel

empire des Démons. L'antique forêt a pu se changer en domaine d'Etat, en exploitation économique du monde. Mais l'enfant perdu y erre toujours. L'univers est désormais livré aux armées des microbes ; l'Apocalypse est aussi menaçante que jamais, bien qu'elle utilise les formules de la physique théorique. La vieille folie continue de fleurir, en névroses, en psychoses. Quant à l'enfer, on le retrouvera sous des déguisements transparents – et non pas seulement celui de l'exploitant ou du rabatteur, dans les horribles malaxeurs d'os et les battues de notre temps. Ce peut être, au contraire, celui du sérologue qui se demande, entre ses instruments et ses cornues, comment faire de la rate humaine, du sternum humain, les matières premières de breuvages magiques. Nous revoici au cœur de l'ancien Dahomey, du vieux Mexique.

Toutes ces notions ne sont pas moins fictives que l'édifice de n'importe quel autre monde de symboles, dont nous exhumons les ruines en un point quelconque du globe. Elles passeront comme eux ; elles tomberont en poussière et paraîtront incompréhensibles à des regards étrangers. Mais, à leur place, d'autres fictions monteront du sein inépuisable de l'être, aussi convaincantes, aussi multiples et cohérentes.

Pourtant, notre état présente cet avantage que nous ne traînons pas notre vie entière dans le vague de l'esprit. Nous nous élevons jusqu'à des points de vive conscience, mais aussi de stricte critique de nous-mêmes. C'est la marque des hautes cultures ; elles lancent des arches pardessus le monde du rêve. La prise de conscience et son style nous font atteindre des intuitions semblables à l'image du voile de Maya, chez les Hindous, ou à l'éternelle révolution des ères mondiales qu'enseigna Zoroastre. La sagesse de l'Inde voit même dans l'avènement et la disparition des univers divins un aspect du monde de l'illusion – une écume temporelle. Quand Zimmer affirme que cette grandeur de perspectives nous fait défaut, nous ne saurions l'approuver. Mais nous les traduisons en style de conscience ; nous employons, pour les concevoir, un procédé qui réduit en poussière tout ce que nous saisissons : la critique de la connaissance. C'est par lui que transparaissent les limites du temps et de l'espace. Ce même processus, plus rigoureux peut-être et plus fatal, se répète de nos jours dans notre passage de la connaissance à l'être. Le triomphe de la théorie cyclique de l'histoire achève ce tableau. Il faut toutefois qu'elle ait pour complément la connaissance de l'*historia in nuce* : du thème qui, dans l'infinie diversité du temps et de l'espace, se ramifie, mais demeure toujours le même : il n'y a donc pas seulement une histoire des civilisations, mais aussi une histoire de l'humanité, c'est-à-dire une histoire située dans la substance, le noyau, une histoire de l'homme. Elle se répète en toute vie humaine.

Nous revenons ainsi à notre sujet. La crainte humaine, en tous les temps, sous tous les deux, en chaque cœur, n'est jamais qu'une seule et même crainte : la peur du néant, les épouvantes de la mort. Nous l'entendons déjà de la bouche de Gilgamesh ; nous l'entendons dans le psaume XC, et nous en sommes demeurés là jusqu'à l'heure actuelle.

La victoire sur la crainte de la mort est donc, en même temps, le triomphe sur toute autre terreur ; elles toutes n'ont de sens que par rapport à cette question première. Aussi le recours aux forêts est-il, avant tout, marche vers la mort. Elle mène tout près d'elle – et, s'il le faut, à travers elle. La forêt, asile de la vie, dévoile ses richesses surréelles quand l'homme a réussi à passer la ligne. Elle tient en elle tout le surcroît du monde.

C'est à cette vérité que se réfère toute vraie direction de conscience : elle sait amener l'homme au point de discerner la réalité. On le voit surtout lorsque s'unissent la doctrine et l'exemple : quand le triomphateur de la crainte entre dans l'empire des morts, comme le montre le Christ, fondateur suprême. Le grain de froment n'a pas, en mourant, porté mille fois, mais infiniment plus de fruits. Il a puisé ainsi dans le surcroît du monde, auquel se réfère toute génération : symbole temporel, mais en même temps acte où le temps est vaincu. Il n'a pas eu pour cortège que ces martyrs qui dépassaient en force le stoïcisme, et César et ces centaines de milliers d'hommes qui les enfermaient dans l'arène. Sa suite, ce furent ces milliards d'êtres, morts dans une ferme espérance. Elle agit, de nos jours encore, avec bien plus d'efficacité qu'il ne nous semble à première vue. Que même les cathédrales s'écroulent : il subsiste dans les cœurs l'héritage d'un savoir qui mine, comme feraient des catacombes, les palais de la tyrannie. Cette seule raison suffirait à nous assurer que la violence pure, exercée à l'image de l'antique, ne peut à la longue gagner la partie. Ce sang a imprégné l'histoire de sa substance : aussi le Christ est-il encore, à bon droit, le repère de nos dates, le point de flexion du temps. Il règne en lui la pleine fécondité des théogonies, un pouvoir mythique de génération. Le sacrifice se répète sur d'innombrables autels.

Hölderlin saisit dans le poème le Christ comme exaltation du pouvoir d'Héraclès et de Dionysos(2). Héraclès est le prince des premiers âges, que les dieux mêmes doivent appeler à la rescousse dans leur lutte contre les Titans. Il assèche les marais, creuse des canaux et rend habitables les terres stériles en abattant les monstres et les fantômes. Il est le premier des héros sur les tombeaux desquels s'édifie la cité et dont le culte la conserve. Toute nation a son Héraclès, et les tombeaux demeurent les foyers dont l'Etat tire une splendeur sacrée.

Dionysos est le seigneur des fêtes, le guide des cortèges solennels. Quand Hölderlin le nomme esprit de communion, il faut comprendre que les morts

appartiennent à la communauté, et plus que d'autres. D'où la lumière dont s'enveloppe la fête dionysiaque, la source la plus secrète de sérénité. Les portes du royaume des morts s'ouvrent toutes grandes, et tout l'or dont il regorge en jaillit. Tel est le sens de la vigne, en laquelle se marient les forces du Soleil et celles de la Terre, et le sens des masques du grand changement et du grand retour.

Il faut mentionner, parmi les hommes, Socrate, dont l'exemple n'a pas fécondé que le stoïcisme, mais d'innombrables esprits de tous les temps. Nous pouvons différer, quant à sa vie et sa doctrine ; sa mort fut l'un des grands événements. Le monde est ainsi fait que toujours les préjugés, les passions exigent à nouveau leur tribut de sang, et il faut savoir que rien n'y mettra jamais fin. Les arguments changent, mais la bêtise maintient éternellement son tribunal. On est mené au supplice pour avoir méprisé les dieux, puis pour avoir refusé d'admettre un dogme, puis enfin pour avoir péché contre une théorie. Il n'y a pas de grand mot ni de noble pensée au nom desquels le sang n'ait déjà coulé. L'attitude socratique, c'est de connaître la nullité du jugement, et de le savoir nul en un sens trop élevé pour que puissent l'atteindre le pour et le contre des hommes. La vraie sentence est rendue depuis toujours : elle vise à l'exaltation de la victime. Si donc certains Grecs modernes demandent une révision du procès, ils ne font qu'ajouter, aux innombrables notes utiles dont sont encombrées les marges de l'histoire universelle, une note de plus, et ceci à une époque où le sang des innocents coule à flots. Ce procès est éternel, et les cuistres qui s'en firent les juges se rencontrent de nos jours à tous les coins de rue, dans tous les parlements.

Que l'on puisse y changer quoi que ce soit, cette idée a, de tout temps, permis de distinguer les cervelles creuses. La grandeur humaine doit être sans cesse reconquise. Elle triomphe lorsqu'elle repousse l'assaut de l'abjection dans le cœur de chaque homme. C'est là que se trouve la vraie substance de l'histoire – dans la rencontre de l'homme avec lui-même, c'est-à-dire avec sa puissance divine. Il faut le savoir, lorsqu'on veut enseigner l'histoire. Socrate appelait ce lieu de l'être intime où une voix, plus lointaine déjà que toutes paroles, le conseillait et le guidait, son *daimonion*. On pourrait aussi le qualifier de forêt.

Que peut donc gagner notre contemporain à se laisser guider par l'exemple des vainqueurs de la mort, des dieux, des héros et des sages ? Cela implique qu'il prend part à la résistance contre le temps, et non pas seulement contre le nôtre, mais toute espèce de temps, qui tire de la crainte sa force première. Toute crainte, sous quelque forme dérivée qu'elle se manifeste, est au fond crainte de la mort. Si l'homme réussit à gagner sur elle du terrain, sa liberté se fera sentir en tout autre domaine régi par la crainte. Il renversera dès lors les géants, dont

l'arme est la terreur. Lutte qui, elle aussi, s'est toujours répétée au cours de l'histoire.

Il est dans la nature des choses que l'éducation s'assigne de nos jours des fins toutes contraires. Jamais l'enseignement de l'histoire n'avait été soumis à des vues aussi étranges. Tous les systèmes visent à endiguer le flux métaphysique, à dompter et à dresser l'être selon les normes de la collectivité. Là même où Léviathan ne peut se passer du courage, comme sur les champs de bataille, il s'emploie à donner au combattant l'illusion d'une seconde menace, plus forte que le danger, et qui le maintient à son poste. Dans de tels Etats, on s'en remet finalement à la police.

L'extrême solitude de l'individu est l'un des traits de notre temps. Il se trouve cerné, enserré, pris par la peur qui le presse de plus en plus, à la manière d'une muraille. Elle se revêt de formes réelles, les prisons, l'esclavage, l'anéantissement d'une troupe encerclée. Cette situation domine ses pensées, ses monologues, peut-être aussi ses notes intimes, en des années où il ne peut se fier à son prochain.

Par ses confins, l'histoire touche à d'autres domaines – celui de la Nature, ou celui des démons, avec ses épouvantes. Mais on pressent aussi la proximité de grandes forces salutaires. Car les horreurs sont coups de clairon, signes d'un danger tout autre que celui dont le conflit historique donne une image trompeuse. Elles ressemblent à des questions toujours plus instantes, dont l'homme est obsédé. Nul ne peut l'exempter d'y répondre.

XXII

Parvenu à ces frontières, l'homme est soumis à une épreuve théologique, qu'il en ait ou non conscience. Du reste, il ne faudrait pas attacher trop d'importance à ce terme. L'homme est interrogé sur ses valeurs les plus hautes, sa vue de l'univers et le rapport de son existence à celui-ci. Une telle interrogation peut se passer de mots ; bien plus, elle élude les paroles. Et les termes en lesquels est formulée la réponse, la lettre des professions de foi, importent peu.

Nous laisserons donc les Eglises de côté. Qu'elles gardent des trésors encore inépuisés, notre temps l'atteste, plus que tout autre, par des signes frappants. L'un des plus remarquables se trouve dans la tactique de leurs ennemis et surtout de l'Etat, pour autant qu'il vise au pouvoir absolu. Volonté dont découle nécessairement la persécution religieuse. A ce stade, il est contraint de traiter

l'homme en être zoologique, soit que les théories en vigueur le classent selon des catégories économiques, ou de tout autre manière. On parvient ainsi, pour commencer, aux abords de l'utilitarisme brut, puis à ceux de la bestialité.

Il faut envisager, d'autre part, le caractère institutionnel des Eglises, leur *aspect* d'organisation humaine. Sous ce rapport, elles sont constamment menacées de sclérose et de voir se tarir leurs dons. C'est ce qui donne à tant de cultes leur allure morne, machinale, absurde, aux dimanches leurs tourments, aux sectes leur raison d'être. L'institution est en elle-même le point vulnérable ; l'édifice rongé par le doute s'effondre un beau matin, à moins qu'il ne se transforme simplement en musée. Il faut concevoir des temps et des lieux où l'Eglise n'existe plus. L'Etat se voit alors obligé de combler d'une manière ou de l'autre le vide que provoque son déclin, ou qui se révèle à ce moment – prétention qui le mène à l'échec.

Pour ceux qui ne se laissent pas repaître de viandes creuses, le moment est alors venu de recourir aux forêts. On y verra contraint le prêtre-né, qui croit qu'il ne peut y avoir de vie supérieure sans sacrement et qui se donne pour tâche d'apaiser cette faim humaine. Il est ainsi conduit vers les forêts et vers une existence qui, sous le coup des persécutions, revêt toujours les mêmes formes et a souvent été décrite, comme dans la légende de saint Polycarpe ou les mémoires de l'excellent Aubigné, qui fut grand-écuyer d'Henri IV. Parmi les contemporains, il faudrait citer ici Graham Greene et son roman, *The power and the glory*, avec son arrière-plan tropical. Mais, bien entendu, en ce sens, tout est forêt ; elle peut aussi se trouver dans le faubourg d'une grande ville.

Il s'agit encore de l'exigence de tout être humain, pour autant qu'il ne se résigne pas à l'embrigadement zoologique. Nous touchons ici au point essentiel des souffrances d'à présent, au grand creux que Nietzsche a nommé l'extension du désert. Le désert croît : c'est le spectacle de la civilisation, avec ses rapports qui se vident de leur sens. Dans un tel paysage, la question des provisions de route devient plus pressante que jamais, prend une urgence particulière : « Le désert croît ; malheur à qui porte en lui des déserts ! »

Il est bon que l'Eglise puisse faire naître des oasis. Il est encore meilleur que l'homme ne s'en contente pas. L'Eglise peut donner l'assistance, non l'existence. Même ici, nous sommes encore, par ce qu'elle conserve d'institutionnel, sur le navire, dans le mouvement : le repos est dans la forêt. C'est en l'homme qu'est tranché le débat : nul ne peut assumer sa décision à sa place.

Le désert croît : les anneaux blêmes et stériles s'étendent. On voit disparaître ces contrées qu'ordonnait un sens : les jardins, dont on cueille sans méfiance les fruits pour s'en nourrir ; les espaces pourvus d'instruments sûrs. Les lois deviennent alors douteuses, les outils sont désormais à deux tranchants. Malheur

à qui porte en lui des déserts : à qui n'a pas avec lui, ne fût-ce que dans *une* cellule, un peu de cette substance première, garantie d'une fécondité sans cesse renouvelée.

XXIII

La substance première peut encore se trouver aux lieux où le grain de blé lui-même est moulu. La force vitale se dégage des atomes. Les deux pierres de touche, les deux meules auxquelles nul des vivants ne pourra échapper, sont le doute et la souffrance. Ce sont les deux grands agents de la réduction nihiliste. Il faut être passé entre elles. Tel est le problème à résoudre, l'examen de maturité, accès à une ère nouvelle. Nul n'en sera dispensé. Or, dans plusieurs pays de la terre, on a progressé vers ce terme bien plus qu'en d'autres et c'est peut-être le cas de ceux-là même que l'on tient pour rétrogrades : erreur qui relève des illusions d'optique.

Quelle est donc cette question redoutable que le Néant pose à l'homme ? C'est la vieille énigme du Sphinx. L'homme est interrogé sur lui-même : connaît-il le nom de l'être étrange qui se meut à travers le Temps ? Il est dévoré, ou reçoit la couronne, selon qu'il répond. Le Néant veut savoir si l'homme est de taille à lui tenir tête, s'il vit en l'homme des éléments que nul temps ne désagrègera. Sur ce point, temps et néant sont identiques : et il est le fait que la toute-puissance du néant confère au temps une valeur particulière, jusque dans ses plus petites unités. Cependant, les appareils se multiplient ; en d'autres termes, l'arsenal du temps s'enrichit. D'où cette illusion que ce sont les appareils, et plus précisément la technique des machines, qui aspirent le monde vers le néant. Au contraire : si les appareils se multiplient au-delà de toute mesure et nous pressent de plus en plus, c'est que la vieille question s'est de nouveau posée à l'homme. Ils sont les témoins auxquels se réfère le temps, afin de manifester aux sens son pouvoir absolu. Si l'homme répond comme il le doit, les appareils perdent leur splendeur magique et se plient docilement à sa main. Mais il faut connaître cette situation.

Telle est la question première : l'épreuve à laquelle le temps soumet la force de l'homme. Elle s'adresse à sa substance. Tout ce qui se présente à lui d'empires hostiles, d'armes, de détresses, n'a au prix de cette question qu'une valeur secondaire, relève de la mise en scène qui donne corps au drame. Nul doute que l'homme, une fois de plus, l'emporte sur le temps, rejette le Néant dans sa caverne.

L'interrogation présente, entre autres caractères, celui de la solitude. Elle est particulièrement étrange en des temps où fleurit le culte de la communauté. Mais la manière dont le collectif se manifeste, de préférence sous la forme de l'inhumain, est l'une de ces épreuves dont peu d'hommes seront dispensés. Paradoxe analogue à celui-ci : à mesure que s'étendent les conquêtes sur l'espace, la liberté de l'individu se resserre de plus en plus.

La constatation de cette solitude pourrait clore notre chapitre, car que sert-il de traiter de situations auxquelles ni remèdes ni guides spirituels ne peuvent rien ? C'est du moins ce qu'on admet implicitement et il y a de ces sujets que l'on n'aborde qu'à contrecœur. L'un des traits sympathiques de notre contemporain est son dégoût des banalités distinguées, sa froide exigence d'honnêteté intellectuelle. On estimera peut-être un jour que la branche la plus vivace de notre littérature est née des intentions les moins littéraires qui soient : tous ces comptes rendus, lettres, écrits intimes, produits des grandes battues, des encerclements et des équarisseries, de notre monde. On comprendra que l'homme *de profundis* a plongé dans des abîmes où il touchait aux fondements de l'existence et tenait en échec la tyrannie du doute. Il y a perdu l'angoisse.

L'image que donne de soi un tel élan, lors même qu'il se brise, on peut la contempler dans « les journaux intimes de Peter Moen, qui furent retrouvés dans le puits d'aération de sa prison ; ce Norvégien, mort dans les geôles allemandes, peut être qualifié de descendant spirituel de Kierkegaard. Il a presque toujours fallu qu'un hasard heureux s'en mêlât, afin de nous conserver des lettres comme celles du comte Moltke. Elles nous permettent d'entrevoir, comme par des fentes, un monde que l'on croyait disparu. Nous pouvons nous attendre à ce que la Russie bolchevique nous livre des documents qui s'ajouteront à ceux-ci, pour prêter à tout ce qu'on croit observer dans ce pays un sens qui demeure insoupçonné et en compléter notre connaissance par des traits tout nouveaux.

XXIV

Une autre question se pose : comment préparer l'homme à des marches qui le mènent dans l'ombre et l'inconnu ? Telle est la difficulté qu'on charge les Eglises, plus que d'autres institutions, de résoudre : et il est de fait qu'elle a été vaincue dans bien des cas connus et plus souvent encore dans des cas ignorés. Il s'est avéré que les Eglises et les sectes peuvent procurer à l'homme une énergie plus grande qu'il n'en puiserait dans la philosophie, ou dans ce qu'on désigne actuellement de ce nom, c'est-à-dire, en général, les sciences de la nature,

élevées au rang de conviction. On voit donc la tyrannie persécuter furieusement jusqu'à des êtres aussi inoffensifs que les Témoins de Jéhovah – cette *même tyrannie qui* réserve ses places d'honneur aux spécialistes de l'atome.

C'est un signe de santé des instincts que la jeunesse commence à revenir aux religions. Même si les Eglises devaient s'avérer incapables de lui faire sa place, ce mouvement est essentiel, en ce qu'il oblige à des comparaisons. On voit ce qui pouvait être et ce à quoi il faut s'attendre. Ce qui pouvait être, on ne le discerne plus de nos jours que dans un domaine limité : celui de l'histoire de l'art. Mais l'insignifiance de tous ces travaux, de ces palais, de ces villes-musées, au prix de l'énergie créatrice dans son élan premier : cette idée des Futuristes, quoi qu'on pense d'eux par ailleurs, était juste. Le grand fleuve qui a laissé ces formes derrière lui comme des coquillages ne peut être tari : il continue à couler au fond de la terre. L'homme le découvrira s'il rentre en lui-même. Et il marquera ainsi l'un des points où les oasis peuvent naître dans le désert.

Il faut aussi tenir compte des vastes régions où les Eglises n'existent plus, ou même ont dégénéré en instruments de la tyrannie. Il faut considérer aussi, trait plus important encore, qu'il existe de nos jours, en de nombreuses consciences, un besoin de formes culturelles, joint au dégoût des Eglises. On ressent une lacune dans l'existence : de là vient qu'il se forme un courant autour des gnostiques, des sectaires et des apôtres qui se substituent aux Eglises, avec plus ou moins de succès. On pourrait dire qu'il demeure, en une quantité déterminée, un penchant à croire, que l'Eglise satisfaisait légitimement. Détachée d'elle, désormais, cette ardeur s'attache au premier objet venu. D'où la crédulité de notre contemporain. Il croit ce qui est écrit dans le journal et non ce qui est inscrit dans les astres.

La voie d'eau qui s'est ainsi ouverte demeure sensible, même dans une existence entièrement sécularisée ; aussi ne manque-t-il pas de tentatives de l'aveugler avec les moyens du bord. Un livre comme celui de Bry, *Les Religions inavouées*, donne une vue de ce monde, où la science abandonne plus ou moins son domaine pour devenir le noyau de conventicules. Ce sont souvent les mêmes âmes en qui la science monte, puis reflue : mouvement que l'on pourrait suivre dans la carrière d'un Haeckel ou d'un Driesch.

Comme cette déperdition se fait surtout sentir comme souffrance, il n'est pas étonnant que les médecins, plus que d'autres guides, tentent d'y remédier au moyen de systèmes subtils, de sondages abyssaux, ou de thérapeutiques fondées sur eux. Parmi les types de malades qu'ils dépistent, l'une des premières places revient à celui qui désire tuer son père. On chercherait en vain cet autre, qui a perdu son père, et dont la souffrance est d'ignorer sa perte. En vain et non sans

raison : car ici, le médecin est au bout de sa science. Tout médecin doit avoir un peu du prêtre ; mais quant à se substituer au prêtre, le médecin ne peut y songer qu'en des temps où la distinction du salut et de la santé s'est perdue. Aussi, que l'on pense ce qu'on veut de tous ces décalques thérapeutiques des formes et méthodes de la vie spirituelle, examen de conscience, confession, méditation, prière : ils n'agiront que sur les symptômes, à supposer même que leur action ne soit pas néfaste.

Le renvoi à des mondes transcendants, dont l'être a perdu le contact, ne fera sans doute qu'aggraver le vide intérieur. La description de la souffrance, le diagnostic importe plus – inventaire précis des pertes. Il est curieux qu'on le trouve plutôt et sous une forme plus convaincante chez les écrivains que chez les théologiens, depuis Kierkegaard jusqu'à Bernanos. Nous disions tout à l'heure que ce bilan n'est encore établi que pour l'histoire de l'art. Mais il faudrait aussi le dresser quant à l'énergie humaine de l'individu. Cette tâche ne doit cependant pas être entreprise dans le champ de l'éthique : elle relève du domaine de l'existence. Un homme qui traîne sa vie, sinon dans le désert, du moins dans une zone de végétation chétive, par exemple dans un centre industriel, et qui tout d'un coup perçoit un reflet, un frôlement des puissances infinies de l'être – un tel homme commence à soupçonner qu'il lui manque quelque chose : condition préliminaire à sa quête. Or, s'il importe que le théologien lui dessille les yeux, c'est que l'espoir d'atteindre le terme de sa quête est à ce prix. Toutes les autres Facultés – ne parlons même pas des puissances établies – le lanceront à la poursuite de chimères. Il semble que la grande propédeutique de l'humanité exige que l'on ait passé à travers une telle succession de mirages – courses utopiques que le progrès sublimise en les intégrant à ses perspectives. Qu'il promette à l'homme le règne de l'Univers, des états-termitières modèles, les empires d'une paix perpétuelle – tous ces buts révéleront leur nature de mirage, si la vocation véritable fait défaut. L'Allemand a payé cher son éducation dans ce domaine et, pourtant, s'il la tient sincèrement pour une éducation, la leçon en valait le prix.

Le théologien doit compter avec l'homme d'aujourd'hui et surtout avec celui qui ne vit pas dans les réserves ou aux lieux de moindre oppression. Il s'agit donc de celui qui est allé jusqu'au bout de la souffrance et du doute et que le nihilisme a modelé plus que l'Eglise – abstraction faite de ce que les Eglises contiennent de nihilisme latent. Cet homme sera spirituellement et moralement arriéré, bien qu'il ne soit pas dépourvu de lieux communs spécieux. Il sera dispos, intelligent, actif, méfiant, sans amour des belles choses, dénigreur par instinct des types et des idées nobles, attentif à ses avantages, épris de sécurité, docile aux slogans de la propagande, dont il remarque à peine les volte-face

souvent brutales, enflé de théories philanthropiques, mais tout aussi enclin à recourir à la contrainte, une violence que ni l'équité ni le droit des gens ne limitent, pour peu que ses proches et ses voisins ne se plient pas à son système. Pourtant, il se sent éternellement persécuté par des forces malveillantes, jusqu'au fond de ses rêves, n'est guère capable de plaisir et ne sait plus ce que sont les fêtes. D'autre part, il faut signaler qu'en temps de paix, il jouit de tout le confort technique, que la durée moyenne de l'existence s'est singulièrement prolongée, que le principe de l'égalité théorique est généralement admis et qu'on peut étudier en maints endroits du globe des modèles d'une existence qui, par son confort étendu à toutes les couches sociales, par la liberté qu'elle laisse à l'individu, par sa perfection automatique, dépasse tout ce qu'on avait vu. Il demeure toujours possible que ce style s'étende, une fois que la technique sera sortie de l'ère des Titans. Mais cet homme, aux fautes, aux vertus et aux chances duquel nous participons tous dans une certaine mesure, n'en est pas moins en train de se désagréger : d'où l'étrange grisaille, le morne désespoir de son existence, qui s'est tellement embrumée, dans bien des villes et même bien des pays, que le sourire est mort et qu'on s'y croirait dans ces mondes de larves que décrivent les romans de Kafka.

Donner à cet homme le soupçon de ce qu'il s'est laissé ravir, fût-ce même dans la perfection de son être, et des forces qui résident en lui – telle est la tâche du théologien. Est théologien quiconque connaît, au-delà des ordonnances inférieures, la science des surplus, le mystère des sources éternelles, inépuisables et toujours proches. Nous entendons par théologien celui qui sait – science que possède par exemple Sonia, la petite prostituée, qui découvre en Raskolnikow le trésor de l'être et sait le recueillir pour le lui remettre. Le lecteur sent que cette reprise du talent enfoui a eu lieu, non seulement pour la vie, mais dans la transcendance. C'est la grandeur du roman – comme, du reste, l'œuvre de Dostoïewski ressemble à l'un des brise-lames contre lesquels se pulvérise l'hérésie du temps. Ces dispositifs ne ressortent que plus clairement de toutes les catastrophes et les Russes ont acquis dans cet ordre d'idées une maîtrise mondiale que nul ne leur contestera.

XXV

Dans les parages du méridien zéro, où nous résidons encore, la foi n'a pas cours ; ici, ce sont des preuves que l'on exige. Il est vrai que l'on pourrait aussi bien dire qu'on a foi en les preuves. L'intelligence – une raison qui n'est pas

seulement à l'épreuve du scepticisme le plus délié, mais qui le dépasse – l'intelligence doit commencer par couper les câbles, afin que naisse le mouvement. Le difficile, ce sont les débuts : le champ s'élargit ensuite à l'infini. Au reste, il semble que se multiplient les esprits qui savent que, même techniquement, la vie spirituelle dispose de formes plus efficaces que la discipline militaire, l'entraînement du sportif ou le rythme du monde du travail. Saint Ignace le savait, et cette connaissance fait vivre, à l'heure actuelle, les Messies des sectes, les guides de petits cénacles, aux intentions indéchiffrables, comme, pour citer un exemple, Gurdjieff, ce Caucasien, curieux homme à bien des égards.

De quel arsenal faut-il tirer des armes pour ceux qui aspirent à fuir les déserts des systèmes rationalistes et matérialistes, mais sont encore captifs de leur dialectique ? Leur souffrance leur présage un état supérieur. Il existe des méthodes pour les affermir dans cette voie et peu importe qu'elles soient tout d'abord l'objet d'exercices mécaniques. Il en est d'eux comme des soins aux noyés, qui commencent aussi par se laisser mouvoir passivement. Reviennent ensuite la respiration et le mouvement du cœur.

C'est ici que s'esquisse la possibilité d'un nouveau monarchisme. De même que la contre-Réforme fut, en son essence, symétrique de la Réforme et s'affermi par elle, on pourrait concevoir un mouvement spirituel qui prendrait pour terrain le nihilisme et se modèlerait sur lui, le reflétant dans l'être. Le missionnaire s'entretient avec les indigènes dans leur langue : il est sage de procéder de même avec ceux qui ont été instruits dans le dialecte de la science. On s'aperçoit alors, il faut bien le dire, que les Eglises n'ont pas suivi la marche des sciences. D'autre part, plusieurs des sciences particulières aboutissent à des domaines où un colloque sur les questions essentielles devient possible.

Il serait à souhaiter qu'on éditât un manuel intitulé, si l'on veut, *Petit catéchisme à l'usage des athées*. Si une puissance spirituelle robuste courait le risque d'une telle entreprise, comme on pousse un ouvrage avancé, elle contrebattrait en même temps les efforts de ces nombreux gnostiques qui se proposent justement un tel but. Bien des différences ne sont fondées que sur la terminologie. Un athée renforcé semble toujours plus estimable que le commun des hommes, dans leur indifférence ; c'est qu'il a des idées sur l'ensemble du monde. En outre, sa position le rend souvent ouvert aux grandes pensées ; c'est pourquoi les athées du XVIII^e siècle étaient d'authentiques « esprits forts », plus sympathiques que ceux du XIX^e siècle.

XXVI

Du point de vue du recours aux forêts, ce ne sont là que réflexions peu compromettantes sur l'ensemble de notre situation. Toutes les formes de désert qui nous entourent se ramènent à ce paysage unique. L'homme libre, l'individu doué d'indépendance spirituelle cherchera tôt ou tard comment rompre cet encerclement. Cela demeure son affaire ; on ne peut donner des recettes. Mais qu'il parvienne à percer, ou qu'il se retrouve réduit aux subterfuges du temps, tel est le dilemme dont tout le reste découlera.

Le Rebelle a pour devise : *hic et nunc*, car il est l'homme des coups de main, libre et indépendant. Nous avons vu que nous ne pouvons comprendre sous ce type humain qu'une fraction des masses ; et, pourtant, c'est ici que se forme la petite élite, capable de résister à l'automatisme, qui tiendra en échec le déploiement de la force brute. C'est la liberté *ancienne*, vêtue à la mode du temps : la liberté substantielle, élémentaire, qui se réveille au cœur des peuples quand la tyrannie des partis ou de conquérants étrangers pèse sur leurs pays. Il ne s'agit pas seulement de cette liberté qui proteste ou émigre, mais d'une liberté qui décide d'engager la lutte.

C'est une distinction qui agit sur la sphère des croyances. Le Rebelle ne peut se permettre l'indifférence, signe d'une époque révolue, au même titre que la neutralité des petits Etats ou la détention en forteresse pour délit politique. Le recours aux forêts mène à de graves décisions. Le Rebelle a pour tâche de fixer la mesure de liberté qui vaudra dans des temps à venir, en dépit de Léviathan. Adversaire dont il n'entamera pas le pouvoir à coups de concepts.

La résistance du Rebelle est absolue : elle ne connaît pas de neutralité, ni de grâce ni de détention en forteresse. Il ne s'attend pas à ce que l'ennemi se montre sensible aux arguments, encore moins à ce qu'il s'astreigne à des règles chevaleresques. Il sait aussi qu'en ce qui le concerne, la peine de mort n'est pas supprimée. Le Rebelle connaît une solitude nouvelle, telle que l'implique avant tout l'épanouissement satanique de la cruauté – son alliance avec la science et le machinisme, qui fait apparaître dans l'histoire, non pas un élément nouveau, mais des manifestations nouvelles.

Tout cela ne peut se concilier avec l'indifférence. Dans cette occurrence, on ne peut non plus s'en remettre aux Eglises ou attendre les conducteurs spirituels et les livres qui, peut-être, vous parviendront. Mais elle présente l'avantage d'arracher aux citations de lectures, aux sentiments de seconde main et aux croyances reçues, pour vous forcer à préciser vos contours. L'effet s'en montre déjà dans la différence entre les deux guerres mondiales, du moins quant à

l'attitude de la jeunesse allemande. On assistait, après 1918, à une agitation intellectuelle qui faisait éclore des dons dans tous les camps. Maintenant, c'est avant tout le silence qui nous frappe et surtout le silence d'une jeunesse qui a cependant assisté, dans ses villes incendiées et dans ses captivités meurtrières, à bien des spectacles singuliers. Et pourtant, ce silence a plus de poids que la prolifération des idées, que les œuvres d'art elles-mêmes. On n'a pas vu seulement s'effondrer l'Etat national ; on a contemplé bien d'autres drames. Certes, le contact du néant, et de ce néant sans fard de notre siècle, a été dépeint dans une série de comptes rendus cliniques, mais on peut prédire qu'il portera encore d'autres fruits.

XXVII

Nous avons déjà employé à plusieurs reprises l'image de l'homme confronté avec lui-même. En effet, il importe que celui qui prétend à une tâche difficile se fasse de lui-même une idée précise. Et l'homme du navire va devoir ici prendre pour mesure celui des forêts – c'est dire que l'homme de la civilisation, l'homme du mouvement et de la manifestation historique se réfère à son essence immuable, supérieure au temps, qui s'incarne et se transmue à travers l'histoire. C'est un plaisir pour ces esprits robustes parmi lesquels se range le Rebelle. En cette démarche, le reflet se souvient du modèle dont il rayonne, en lequel il est intangible – ou encore, l'être hérité se souvient de ce qui fonde tout héritage.

Cette rencontre est solitaire et c'est là sa magie : ni notaire, ni prêtre, ni dignitaire n'y assiste. L'homme est souverain dans cette solitude, à condition qu'il connaisse sa dignité. Il est, en ce sens, le Fils né du Père, le seigneur du monde, créature merveilleusement faite. Dans de telles rencontres, l'être social passe aussi au second rang. L'homme se revêt à nouveau des pouvoirs du prêtre et du juge, comme aux premiers âges. Il sort des abstractions, des fonctions et des divisions du travail. Il se met en rapport avec le Tout, l'absolu, source d'un vif sentiment de bonheur.

Il va de soi qu'aucun médecin n'assiste non plus à cette rencontre. Quant à la santé, le modèle que chacun en porte en lui-même, c'est son corps intangible, créé au-delà du temps et de ses vicissitudes, qui transparaît dans l'enveloppe physique et dont l'efficace n'est pas moins sensible dans la guérison. Toute guérison met en jeu des vertus créatrices.

Dans l'état de parfaite santé, telle qu'elle est rare de nos jours, l'homme possède aussi la conscience de cet acte d'une créature divine, dont la présence

met autour de lui un nimbe visible. Nous trouvons encore chez Homère la connaissance d'une telle fraîcheur, dont son monde est animé. Nous trouvons, unie à elle, une libre sérénité et plus les héros s'approchent des dieux, moins ils deviennent vulnérables – leur corps gagne en spiritualité.

Actuellement encore, le salut dépend de ce rapport et il importe que l'homme se laisse guider par lui, ne dût-il que l'entrevoir. Le malade, non le médecin, est souverain, dispensateur d'une guérison qu'il tire de résidences inexpugnables. Il n'est perdu que si c'est *lui* qui perd l'accès de ces sources. L'homme semble souvent, dans son agonie, égaré, en quête de quelque objet. Il trouvera l'issue, en ce monde ou dans l'autre. On a déjà vu guérir bien des malades condamnés par les médecins, mais jamais celui qui s'est laissé aller.

Eviter les médecins, s'en reposer sur la sagesse du corps, mais prêter à ses avis une oreille attentive, c'est pour le bien-portant la meilleure des ordonnances. Il en va de même du Rebelle, qui doit s'aguerrir en vue de situations où toute maladie autre que mortelle est considérée comme un luxe. Quoi qu'on pense de ce monde de sécurité sociale, d'assurances-maladie, de fabriques de produits pharmaceutiques et de spécialistes – on est plus fort quand on peut se passer de tout cela.

Un trait suspect et qui doit inciter à une extrême vigilance, est l'influence croissante que commence à exercer l'Etat sur l'administration de la santé, en se couvrant le plus souvent de prétextes philanthropiques. En outre, le médecin étant, dans bien des cas, relevé de son secret professionnel, il faudra recommander la défiance envers toute consultation. Car on ne sait jamais dans quelles statistiques on est classé, ni s'il n'y en a pas d'autres que celles des organismes médicaux. Toutes ces fabriques de santé, avec des médecins-fonctionnaires mal payés, dont les cures sont surveillées par la bureaucratie de la Sécurité sociale, sont suspectes et peuvent se muer tout d'un coup en figures inquiétantes, sans même que la guerre les y oblige. Il n'est alors nullement impossible, pour dire le moins, que leurs fichiers scrupuleusement tenus fournissent ces pièces au vu desquelles on pourra être interné, châtré ou liquidé.

L'énorme clientèle que recrutent les charlatans et les guérisseurs ne s'explique pas seulement par la crédulité des masses, mais aussi par leur méfiance envers la pratique de la médecine et plus spécialement sa tendance à l'automatisme. Ces thaumaturges, malgré toute la grossièreté de leurs procédés, diffèrent cependant des médecins sur deux points importants : d'abord, ils traitent le malade comme un tout ; puis ils présentent la guérison comme un miracle. Tel est le trait qui satisfait un instinct demeuré sain et sur lequel se fondent les guérisons.

Il va de soi que de tels succès sont également possibles dans les limites de la médecine classique. Car quiconque guérit prend part à un miracle, soit avec, soit contre ses appareils et ses méthodes, et c'est déjà faire un grand pas que de le reconnaître. Le mécanisme peut être battu en brèche, être rendu inoffensif ou même utile, chaque fois que le médecin laisse se manifester sa substance humaine. Il est vrai que ce transfert immédiat de substance est entravé par la bureaucratie. Mais il arrive pour finir que sur le « navire », ou encore sur la galère où nous vivons, les hommes s'évadent sans cesse du fonctionnel, soit par bonté de cœur, soit en vertu de leur liberté, soit encore qu'ils aient le courage de la responsabilité concrète. Le médecin qui applique à son malade une thérapeutique contraire aux règles confère peut-être ainsi à son remède des propriétés merveilleuses. Nous vivons de ce que nous échappons ainsi aux fonctions.

Le technicien calcule en avantages de détail. Dans la comptabilité générale, les comptes prennent souvent une autre allure. Le monde des assurances, des vaccins, de l'hygiène minutieuse, du prolongement de la moyenne de vie représente-t-il un gain réel ? Il ne vaut pas la peine d'en débattre, puisque ce monde continue à s'épanouir et que les idées sur lesquelles il s'appuie ne sont pas encore épuisées. Le navire poursuivra sa course, au-delà même des catastrophes. Il est vrai que les catastrophes entraînent des suppressions radicales. Quand un navire sombre, sa pharmacie coule avec lui. D'autres vertus sont alors exigées, comme celle de survivre à quelques heures passées dans une eau glaciale. L'équipage d'âge moyen élevé, vacciné, revacciné, débarrassé de ses microbes, habitué aux médicaments, a moins de chances d'en sortir qu'un autre qui ne sait rien de tous ces remèdes. La basse mortalité des époques paisibles ne donne pas la mesure de la santé véritable ; elle peut, d'un jour à l'autre, faire place à son contraire. Il se peut même qu'elle provoque des maladies encore inconnues. Le tissu des peuples devient fragile.

C'est ici une autre perspective qui s'ouvre sur l'un des grands périls de notre temps, le surpeuplement, tel que l'a par exemple décrit Bouthoul dans son ouvrage : *Cent millions de morts*. L'hygiène se voit appelée à endiguer ces mêmes masses dont elle a rendu la naissance possible. Mais nous dépasserions ici la théorie du recours aux forêts. Pour qui en accepte l'éventualité, l'air des serres chaudes ne vaut rien.

Il est inquiétant de voir comme les notions et les objets changent de face, souvent à l'improviste, et entraînent d'autres conséquences qu'on ne s'y attendait. C'est un symptôme d'anarchie.

Considérons, par exemple, les droits et libertés de l'individu, dans leur rapport à l'autorité. Ils sont définis par la Constitution. Néanmoins, il faut se préparer et, malheureusement, pour longtemps encore, à voir ces droits enfreints par l'Etat, ou par un parti qui mettra l'Etat sous sa coupe, ou encore par un envahisseur étranger, ou par tous ces attentats combinés. On peut certes dire que les masses, du moins dans notre pays, ne sont plus guère en mesure de percevoir les atteintes à la Constitution. Il semble qu'un match international les préoccupe bien plus vivement que leurs droits fondamentaux. Quand cette conscience s'est perdue, on ne la ranime pas à coup d'artifices.

L'atteinte au droit peut aussi se couvrir de prétextes légaux : ainsi, quand le parti au pouvoir s'assure une majorité pour modifier la Constitution. La majorité peut à la fois avoir le droit pour elle et fouler aux pieds l'équité : contradiction que ne peuvent concevoir des esprits naïfs. Même dans les plébiscites, il est souvent malaisé de discerner où finit le droit et où commence la force.

Ces lésions du droit peuvent s'aggraver insensiblement et prendre l'allure de purs et simples forfaits, perpétrés contre certains groupes humains. Quand on a pu observer de tels actes, appuyés sur l'assentiment des masses, on sait que les remèdes traditionnels n'y peuvent presque rien. On ne saurait exiger de chacun qu'il atteste par son suicide son sens moral, surtout quand c'est l'étranger qui l'y pousse.

En Allemagne, la résistance ouverte à l'autorité a, ou du moins avait ses difficultés particulières, parce qu'il y subsiste, reste de la monarchie légitime, un respect de l'Etat qui, malgré ses aspects négatifs, présente aussi certains avantages. L'individu a donc eu de la peine à comprendre que l'entrée des vainqueurs l'ait exposé à des poursuites, tant générales – conséquences d'une culpabilité collective – que particulières, pour avoir, si l'on veut, continué à pratiquer son métier de fonctionnaire ou de chef d'orchestre.

Nous ne devons pas considérer ce point de vue comme une simple fantaisie, bien qu'une telle opinion se soit épanouie en floraisons grotesques. Il s'agit plutôt d'une innovation de notre monde et nous ne saurions trop recommander d'en suivre les développements, à une époque où l'injustice officielle ne manque guère de s'exercer. Tantôt, c'est grâce à l'occupant qu'on peut se faire une réputation de collaborateur et tantôt, ce sont les partis qui vous procurent celle d'un sectateur docile. On tombe de cette manière dans des situations où chacun se trouve pris entre Charybde et Scylla ; la liquidation le menace, tant s'il prend part au mouvement que s'il se tient à l'écart.

L'individu est donc contraint de montrer un haut degré de courage ; on exige de lui que seul et, qui pis est, contre toute la puissance de l'Etat, il prête main-forte au Droit. On doutera s'il se trouve de tels hommes. Mais ils se manifesteront et seront alors Rebelles. Sans même le vouloir, ce type humain interviendra dans les spectacles de l'histoire, car il est des formes de tyrannie qui ne vous laissent pas le choix. Certes, il y faut des capacités particulières. Guillaume Tell lui-même a été entraîné contre son gré dans le débat. Mais il y a fait ensuite ses preuves de Rebelle, d'individu en qui le peuple prit conscience, face au tyran, de son énergie native.

Spectacle étrange que celui d'un homme seul, ou même de plusieurs isolés, se mettant en défense contre Léviathan. Et pourtant, c'est là qu'apparaissent justement les défauts dans la cuirasse du colosse. Car il faut savoir que même un nombre infime d'êtres, pourvu qu'ils soient sincèrement résolus, peut devenir une menace, non uniquement morale, mais aussi effective. En temps de paix, les criminels sont seuls à le faire voir. On constatera toujours que deux ou trois apaches suffisent à mettre le désordre dans tout un arrondissement et contraignent à d'interminables sièges. Quand donc ce rapport s'inverse, quand l'autorité devient criminelle et que les représentants du Droit passent à la résistance, il peut en résulter des effets infiniment plus graves. On sait dans quel embarras Napoléon fut plongé par la conspiration du général Malet, œuvre d'un isolé, mais d'un inflexible.

Admettons qu'il subsiste encore dans une ville, dans un Etat, un petit nombre mais, malgré tout, un certain nombre de véritables hommes libres. S'il en était ainsi, l'atteinte à la Constitution n'irait pas sans risques considérables. On pourrait soutenir à cet égard la théorie de la culpabilité collective : la possibilité d'une violation du Droit est en rapport précis avec la mesure de liberté qu'elle heurtera. Un attentat contre l'inviolabilité, disons même la sainteté de la demeure, par exemple, n'eût jamais pu prendre dans l'ancienne Islande les formes sous lesquelles il pouvait avoir lieu dans le Berlin de 1933, parmi des millions d'hommes, par simple mesure administrative. Une exception glorieuse vaut d'être citée : celle de ce jeune socialiste qui abattit à coups de revolver, dans le couloir de son appartement, une demi-douzaine de prétendus « policiers auxiliaires ». Celui-là avait encore part à la liberté substantielle, l'ancienne liberté germanique, dont ses adversaires chantaient les louanges, théoriquement. Il va de soi qu'il ne l'avait pas apprise dans le programme de son parti.

Si nous supposons, encore qu'on ait pu s'attendre dans chaque rue de Berlin à un pareil incident, tout aurait alors changé de face. Les longues périodes de paix favorisent certaines illusions d'optique. L'une d'elles est la croyance que l'inviolabilité du domicile se fonde sur la Constitution, est garantie par elle. En

fait, elle se fonde sur le père de famille qui se dresse au seuil de sa porte, entouré de ses fils, la cognée à la main. Seulement, cette vérité n'est pas toujours évidente et ne doit pas du reste être invoquée contre la Constitution. La vieille maxime est juste : tant vaut l'homme, tant vaut le serment : ce n'est pas le serment qui est garant de l'homme. C'est l'une des raisons pour lesquelles la législation nouvelle trouve dans le peuple un si faible écho. Cette « sainteté du domicile » a sur le papier des charmes puissants, mais nous vivons en des temps où les mains des fonctionnaires se succèdent sans relâche sur les poignées de porte.

On a reproché à l'Allemand de n'avoir pas opposé de résistance aux violences officielles – et ce reproche est peut-être fondé. Il ne connaissait pas encore les règles du jeu et se sentait aussi menacé par d'autres zones, où ni maintenant ni jamais auparavant il n'a été question des libertés fondamentales. La position médiane implique toujours une double menace : elle a les avantages, mais n'a pas moins les inconvénients des deux côtés. C'est à peine si l'on commence à distinguer ceux qui, dans une situation désespérée et parfois même sans armes, sont tombés en défendant leur femme et leurs enfants. Leur fin solitaire sera aussi connue. C'est un poids jeté dans la balance.

Quant à nous, nous devons veiller à ce que le spectacle de la contrainte à laquelle nul ne réplique ne se reproduise pas.

XXIX

Devant l'invasion d'armées étrangères, le recours aux forêts devient tactique. Ceci vaut surtout d'Etats faibles ou entièrement désarmés.

Pas plus qu'il ne s'interroge sur tes Eglises, le Rebelle ne se demande si les armements sont avancés, quel degré ils ont atteint, ni seulement s'ils existent. Ce sont là des faits qui concernent le navire. Le recours aux forêts peut s'opérer à toute heure, en tout lieu et même contre une supériorité numérique écrasante. Dans ce dernier cas, ce sera la seule résistance que l'on puisse concevoir.

Le Rebelle n'est pas soldat. Il ne connaît pas les formes de l'armée ni leur discipline. Sa vie est à la fois plus libre et plus dure que l'existence militaire. Les Rebelles se recruteront parmi ceux qui sont résolus à se battre pour une cause, fût-elle perdue. Le cas idéal est celui où leur liberté propre se confond avec celle de leur pays : grand avantage des peuples libres qui, à mesure que la guerre se prolonge, pèse de plus en plus lourd dans la balance.

Sont encore réduits à recourir aux forêts ceux pour qui toute autre forme d'existence est impossible. L'invasion est suivie de mesures qui menacent de vastes couches de la population : arrestations, épuration, inscription sur des listes noires, travail forcé ou engagement forcé dans l'armée de l'étranger. Tout cela accule à la résistance secrète et même ouverte.

Un danger particulier est l'infiltration d'éléments criminels. Car le Rebelle ne se bat pas selon les lois de la guerre, mais ne lutte pas non plus en gangster. Sa discipline est tout aussi peu militaire : cette situation exige une autorité ferme et directe.

Quant au champ de sa bataille, la forêt est partout présente. Il existe des forêts au désert comme dans les villes, où le Rebelle vit caché sous le masque de quelque profession. Il existe des forêts dans sa patrie, comme sur tout autre sol où peut se déployer sa résistance. Mais il existe surtout des forêts sur les arrières même de l'ennemi. Le Rebelle n'est pas sujet à l'illusion d'optique qui fait de l'agresseur un ennemi national. Il connaît ses camps de travail forcé, les cachettes des opprimés, les minorités qui guettent leur heure. Il mène sa guérilla le long des rails et des routes de ravitaillement, menace les ponts, les câbles et les dépôts. Son existence oblige à éparpiller des troupes de couverture, à multiplier les postes de garde. Le Rebelle organise les réseaux de renseignements, le sabotage, la diffusion des nouvelles au sein de la population. Il se retire dans l'impraticable, dans l'anonyme, pour se montrer à nouveau quand l'ennemi donne des marques de faiblesse. Il répand une inquiétude persistante, provoque des paniques nocturnes. Il peut même paralyser des corps de troupe, comme l'a montré l'exemple de l'armée napoléonienne en Espagne.

Le Rebelle ne dispose pas de grands moyens de combat. Mais il sait comment des armes qui valent des millions peuvent être anéanties par un coup d'audace. Il connaît leurs faiblesses tactiques, leurs points de moindre résistance, leur degré d'inflammabilité. Il est d'ailleurs en mesure de choisir plus librement que la troupe son théâtre d'opérations et agira au point où des forces infimes peuvent causer de grands dégâts – autour des cols, le long des veines qui sillonnent un terrain difficile, à des emplacements éloignés des bases. Toute avance atteint des points extrêmes où hommes et moyens d'action coûtent cher, parce qu'il faut les convoier à d'énormes distances. Pour un combattant, il faut alors cent hommes dans les services de l'arrière. Et ce seul combattant se heurte au Rebelle. Nous retrouvons ainsi notre proportion.

Quant à la situation générale, elle favorise le recours aux forêts : elle produit des balances de forces qui invitent à l'action libre. Dans la guerre civile à l'échelle planétaire, tout agresseur doit s'attendre à ne tenir ses arrières qu'avec peine. Or, toute nouvelle région qui tombe en son pouvoir agrandit ces arrières.

Il faut en même temps qu'il resserre ses moyens de contrainte : ce qui déchaîne l'avalanche des représailles. Son adversaire fait grand cas de cet effritement souterrain et de tout ce qui le favorise. C'est dire que le Rebelle peut s'attendre à être directement soutenu, ou du moins armé, équipé et ravitaillé par une puissance mondiale.

Le recours aux forêts renferme un nouveau principe de défense. Il est possible de s'y exercer, qu'il existe ou non des armées organisées. On devra reconnaître dans tous les pays, mais plus qu'ailleurs, dans les petits Etats, la nécessité de s'y préparer. Les grandes armes ne peuvent être construites et employées que par les colosses politiques. Le recours aux forêts peut être opéré par la plus petite des minorités et même par un seul individu. Il est la réplique que doit lancer la liberté. Et elle garde le dernier mot.

Le recours aux forêts entretient avec la liberté des rapports plus étroits que tous les armements : en lui survit la volonté première de résistance. Aussi, seuls des volontaires y seront aptes. Ils se défendront, quoi qu'il advienne, que l'Etat les instruisse, les équipe et les mobilise ou non. Ils donneront ainsi la preuve de leur liberté, existentiellement. L'Etat que n'anime pas une conscience de cet ordre tombera au rang de suivant, de satellite.

La liberté est le grand sujet du jour ; c'est la puissance par laquelle est domptée la crainte. Aussi doit-on l'enseigner, comme matière principale, dans les écoles, les universités et avec elle la manière de l'incarner efficacement et de la manifester par la résistance.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la question. Il n'est pas d'organisme, public ou privé, entreprise et communauté, que ce sujet ne concerne. La crainte est déjà bien réduite, si chacun sait quel rôle assumer en cas de catastrophe. Il faut s'entraîner à la catastrophe, comme on fait, au début d'une croisière, un exercice de naufrage. Lorsqu'on *peuple* entier prépare son recours aux forêts, il devient puissance redoutable.

On entend objecter que l'Allemand n'est pas fait pour cette sorte de résistance. Mais il y a tant de choses qu'on n'eût pas attendues de lui !

Pour l'équipement en armes et moyens d'information, surtout d'émetteurs, pour l'organisation de jeux et d'exercices, l'aménagement de points d'appui et de réseaux destinés à cette nouvelle forme de résistance – bref, pour cet aspect qui touche à la pratique, il se trouvera toujours des techniciens qui s'en occupent et le perfectionnent. Il est plus important d'appliquer le vieux principe selon lequel tout homme libre doit être armé et non pas d'armes que l'on garde dans les arsenaux et les casernes, mais qu'il conserve chez lui, sous son toit. Ce qui modifiera aussi les libertés fondamentales.

Parmi les perspectives d'avenir qui nous inquiètent, la plus mélancolique est le heurt de deux armées allemandes. Tout progrès des armements, ici et là-bas, aggrave le péril. Le recours aux forêts est la seule méthode qui, sans égard à des frontières artificielles et par-dessus elles, peut être appliquée à des buts communs à toute l'Allemagne. C'est par elle encore que l'on peut imaginer, échanger et répandre les mots de passe qui empêcheront que l'on se tire les uns sur les autres.

Une puissance qui prendrait pour centre de gravité le recours aux forêts prouverait qu'elle n'a pas d'intentions agressives. Pourtant, elle pourrait ainsi obtenir à meilleur compte un potentiel de défense considérable et même décourageant pour l'agresseur. Ce qui lui permettrait de mener une politique à long terme. Les fruits tombent d'eux-mêmes dans les mains de qui connaît son droit et sait attendre.

Touchons encore un mot des cas où le recours aux forêts, route où nécessité et liberté se reconnaissent entre elles, agirait sur l'armée, en faisant rentrer dans l'histoire des formes premières de résistance, dont sont issues ses formes militaires. Quand, sous une menace écrasante, la question de l'être ou du non-être se pose dans sa nudité, la liberté s'élève du domaine juridique jusqu'à une autre strate, plus sacrée, où pères, fils et frères sont en accord. Le cadre périmé des armées ne saurait résister à l'épreuve. Un avenir où tout y fonctionnerait selon les lois d'une routine vide est bien plus redoutable que l'absence d'armes. Mais cette question ne concerne pas, à proprement parler, le recours aux forêts, où c'est l'homme seul qui se prescrit à lui-même la manière dont il préservera sa liberté. Lorsqu'il se résoudra à servir, l'obligation se muera en liberté, sera l'une de ses formes, l'un de ses instruments. C'est l'homme libre qui confère aux armes leur sens.

XXX

Toutes les structures corporatives se refondent et se changent en caractères d'un travail spécialisé, c'est-à-dire en fonctions techniques : ainsi en va-t-il des formes de la vie militaire. Le soldat demeure essentiellement astreint au premier des travaux d'Héraclès : il doit de temps à autre nettoyer les écuries d'Augias de la politique. Il devient de plus en plus difficile de garder dans cette tâche les mains nettes et de mener la guerre de telle façon qu'elle se distingue suffisamment, et du métier d'argousin, et de celui de boucher, voire d'écorcheur.

Du reste, les nouveaux Eurysthées s'en soucient moins que de répandre à tout prix la terreur.

En outre, les inventions poussent la guerre au-delà de toute limite et les armes nouvelles suppriment toute différence entre combattants et civils. Le postulat dont vit la fierté d'être soldat se trouve ainsi ruiné et cette ruine a pour corollaire la décadence des formes chevaleresques.

Bismarck repoussait encore l'idée de faire passer en jugement l'empereur Napoléon III. Etant son adversaire, il se considérait comme incompetent. Depuis lors, on s'est habitué à condamner le vaincu selon les formes du droit. Les débats que provoquent ces sentences sont vains et dénués de tout fondement. Les parties ne peuvent être juges. Elles ne font que prolonger le choc des forces. Elles soustraient le coupable lui-même au jugement qu'il mérite.

Nous vivons en des temps où la guerre et la paix ne sont plus guère discernables. Les limites de l'obéissance et du crime s'estompent et deviennent de simples nuances. Même les yeux exercés s'y laissent prendre : car la confusion de l'époque, la faute universelle se mêle à chaque cas particulier. Circonstance aggravante, les princes manquent et les puissants ont tous accédé au pouvoir par les échelons de la lutte des partis : ce qui réduit dès l'abord leur aptitude à des actes qui viseraient au bien de tous, tels que les traités de paix, les jugements, les fêtes, les dons et les accroissements. Les forces veulent au contraire vivre de l'ensemble : elles sont incapables de le préserver et de lui ajouter un surplus de richesse intérieure : d'être. De là vient que le capital s'effrite entre les mains des fractions triomphantes d'une assemblée, au seul profit des vues et des desseins du jour : ce que craignait déjà le vieux Marwitz.

Ce spectacle n'a de consolant que de créer une pente qui mène dans une direction précise et vers des buts définis. On qualifiait jadis d'interrègne des périodes comme la nôtre, tandis qu'elles prennent maintenant l'allure de paysages industriels. Ceux-ci ont pour caractère propre l'absence de certitudes ultimes ; mais il faut déjà s'estimer heureux lorsqu'on distingue qu'il y a là une nécessité inéluctable et qu'après tout cette incertitude est bien préférable à la tentative d'introniser ou de maintenir au rang de certitude des notions caduques. Notre œil répugne à voir employer des formes gothiques dans le monde des machines : de même dans la sphère de la morale.

Nous l'avons exposé en détail dans notre examen du monde du travail. Il faut bien connaître les lois du paysage au cœur duquel on vit. D'ailleurs, la conscience créatrice de valeurs demeure incorruptible : d'où la souffrance, l'inévitable conscience de ce que nous avons perdu. L'aspect d'un chantier ne peut procurer les mêmes paisibles délices que nous offre un chef-d'œuvre et les objets qu'on y discerne ne sauraient non plus être parfaits. La mesure où l'on en

prend conscience est celle de notre honnêteté, et celle-ci dénote le respect de hiérarchies plus hautes. Cette honnêteté crée un vide nécessaire, comme on le voit, par exemple, dans notre peinture ; il a ses analogues en théologie. La conscience des pertes se montre aussi en ce que tout jugement sérieux sur notre situation se réfère, soit à un état passé, soit à un état futur. Les doctrines cycliques mises à part, il aboutit à la critique de la civilisation, ou à l'utopie. L'exténuation des impératifs du droit et de la morale est aussi l'un des grands thèmes de notre littérature. Le roman américain, plus que d'autres, se situe en des domaines où ne s'impose plus la moindre obligation. Il a touché le roc nu, que recouvre encore, en d'autres lieux, l'humus de couches qui se décomposent.

Recourant aux forêts, on devra se résigner à des crises dont ni la loi ni les mœurs ne sortiront intacts. On y fera les mêmes observations que dans les scrutins dont nous parlions au début de cet essai. Les masses suivront la propagande, qui les met en rapport technique avec le droit et la morale. Le Rebelle n'en fera rien. Dure décision, qu'il lui faut pourtant adopter : se réserver en tout temps l'examen de ce pour quoi l'on requiert son acquiescement ou sa participation. Les sacrifices seront considérables. Mais il s'y attache un gain immédiat de souveraineté. Il est vrai qu'au point où nous en sommes, ce gain ne sera ressenti comme tel que par très peu d'esprits. Pourtant, le règne ne pourra venir que de ceux en qui s'est préservée la science des structures originelles de l'humain, et qu'aucune supériorité matérielle ne fera renoncer à agir en hommes.

L'exécution de ce programme demeure l'affaire d'une résistance qui n'a nullement besoin d'être menée à visage découvert. Sans doute, l'une des théories favorites de ceux qui lui sont étrangers est d'exiger d'elle la lutte ouverte : mais, en pratique, cela reviendrait sans doute à livrer aux tyrans la liste des derniers hommes. Quand toutes les institutions deviennent équivoques, voire suspectes, et que dans les églises même on entend prier publiquement, non pour les persécutés, mais pour les persécuteurs, c'est alors que la responsabilité morale passe à l'individu ou, pour mieux dire, à l'individu qui ne s'est pas encore laissé abattre.

Le Rebelle est l'individu concret, agissant dans le cas concret. Il n'a pas besoin de théories, de lois forgées par les juristes du parti, pour savoir où se trouve le droit. Il descend jusqu'aux sources de la moralité, que n'ont pas encore divisées les canaux des institutions. Tout y devient simple, s'il survit en lui quelque pureté. Nous avons vu que la grande surprise des forêts est la rencontre avec soi-même, le noyau inaltérable du moi, l'essence dont se nourrit le phénomène temporel et individuel. Cette rencontre, qui peut tout faire pour la guérison et le triomphe sur la crainte, tient aussi, en morale, le rang le plus haut. Car elle mène jusqu'à cette strate qui fonde toute vie sociale et contient depuis

les origines toute communauté. Elle conduit vers *cet homme* en qui réside, en deçà de l'individuel, notre richesse première, et dont rayonnent les individuations. Cette zone a plus à nous offrir que la communion : là se trouve l'identité : ce dont le symbole de l'éternité donne le pressentiment. Le moi se reconnaît en l'autre : il se conforme à la vieille formule : « Tu es celui-là ! » L'autre peut être la bien-aimée, ou encore le frère, le dolent, le dépourvu. Lui prêtant secours, le moi se fortifie par là même dans l'impérissable. Acte en lequel se confirme la structure morale du monde.

Ce sont faits d'expérience. On ne saurait compter, de nos jours, ceux qui ont dépassé les centres de l'enchaînement nihiliste, les lieux mortels du maelström. Ils savent qu'ailleurs le mécanisme dévoile de plus en plus clairement ses menaces ; l'homme se trouve au centre d'une grande machine, agencée de manière à le détruire. Ils ont aussi dû constater que tout rationalisme mène au mécanisme et tout mécanisme à la torture, comme à sa conséquence logique : ce qu'on ne voyait pas encore au XIX^e siècle.

Il ne faut rien de moins qu'un miracle pour sauver l'homme de tels tourbillons. Et ce miracle s'est produit d'innombrables fois, du simple fait que l'homme apparaissait parmi les chiffres morts et offrait son aide. Cela s'est vu jusque dans les prisons et là même plus qu'ailleurs. En toute occurrence, envers chacun, l'homme seul peut ainsi devenir le prochain – ce qui révèle son être inné, sa naissance princière. La noblesse tire son origine de la protection qu'elle accordait – d'avoir tenu en respect les monstres et les mauvais génies : cette marque de distinction resplendit toujours en la personne du gardien qui glisse secrètement au prisonnier un morceau de pain. De telles actions ne peuvent se perdre : et c'est d'elles que vit le monde. Elles sont les sacrifices sur lesquels il est fondé.

XXXI

Il se présente des situations telles qu'elles exigent une décision morale immédiate, là surtout où se creusent les plus profonds tourbillons d'un monde tournoyant.

Il n'en fut pas toujours, ni n'en sera toujours ainsi. En général, les institutions et les impératifs qu'elles impliquent constituent un terrain praticable : ce qui est juste, ce qui se fait est dans l'air. Il y a naturellement des délits, mais il y a aussi les tribunaux et la police.

Tout change lorsque la morale est remplacée par une sous-espèce de technique, la propagande, et que les institutions se muent en armes de guerre civile. La décision revient alors à l'homme seul, sous la forme d'un dilemme, puisqu'une tierce conduite, la neutralité, est exclue. Désormais, l'abstentionnisme, mais aussi les condamnations portées par l'abstentionniste, sont affectées d'une sorte particulière d'infamie.

Le puissant, en ses incarnations diverses, impose aussi un dilemme à l'homme seul. C'est le rideau temporel qui se lève toujours sur le même spectacle, sans cesse répété : les signes que porte le rideau ne sont pas l'essentiel. Le dilemme de l'individu est d'autre nature. Il est amené jusqu'à ce point où il doit choisir entre la qualité d'homme, que lui confère sa naissance, et celle de criminel.

La manière dont l'homme seul subira l'épreuve de cette interrogation décidera de notre avenir. Peut-être le dilemme est-il tranché au lieu même où les ténèbres semblent le plus épaisses. Quant au crime, il constitue, avec la décision morale autonome, le second moyen possible de maintenir la souveraineté au cœur de l'effritement, de l'affouillement nihiliste de l'être. Les existentialistes français l'ont bien discerné. Le crime n'a rien à voir avec le nihilisme : il offre même un refuge contre son vide, qui ronge la conscience de soi, une voie qui mène hors de ses couches stériles. Chamfort disait déjà : « L'homme, dans l'état actuel de la société, me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions. »

C'est sans doute par là que s'explique le culte du crime, comme un des signes de ce temps. On est porté à sous-estimer le degré et la diffusion de ce culte. On peut s'en former une idée si l'on examine sous ce rapport la littérature, et non seulement ses catégories inférieures, en y comprenant les films et les illustrés, mais même la littérature d'audience mondiale. Disons qu'elle se consacre pour ses trois quarts aux criminels, à leurs actes et à leur milieu, et que c'est là précisément sa séduction. On voit à ce trait combien la loi est devenue douteuse. L'homme a le sentiment de vivre sous une domination étrangère et, à cet égard, le criminel lui est apparenté. Lorsqu'un brigand, coupable de plusieurs meurtres, le bandit Giuliano, fut abattu en Sicile, un sentiment de tristesse se répandit dans le monde. La tentative de mener et de poursuivre une existence de loup solitaire avait échoué. Chacun, au sein des masses grises, se sentit atteint avec lui, et confirmé dans la conscience de son encerclement. Le résultat en est qu'on héroïse le malfaiteur. De là provient encore la pénombre morale qui règne dans tous les mouvements de résistance, et pas seulement en eux.

Or, nous vivons à une époque où chaque jour peut voir paraître des méthodes inouïes de contrainte, d'esclavage, d'extermination – soit qu'elles visent

certaines couches sociales, soit qu'elles s'étendent à de vastes régions. La résistance à ces mesures est légale, en ce qu'elle proclame les droits fondamentaux de l'homme, qui sont au plus garantis par la Constitution, mais dont l'individu doit se faire l'exécuteur. Il existe des moyens efficaces, adaptés à cette fin, et le suspect doit être préparé, doit être entraîné à leur emploi ; c'est même là, encore cachée, la matière principale de toute une éducation future. Il est déjà extrêmement important d'habituer le suspect à l'idée que la résistance est possible – une fois qu'il l'aura compris, une infinie minorité sera capable d'abattre le colosse robuste, mais empêtré dans sa balourdise. Cette image, elle aussi, se reproduit constamment dans l'histoire et en pose les fondements mythiques. Sur eux s'édifient ensuite les constructions durables.

Or, les despotes s'efforcent naturellement de donner à la résistance légale, ou même au refus de leurs exigences, l'allure d'un crime, et cette intention fait croître des catégories particulières de violence organisée et de propagande en sa faveur. Il en résulte encore que dans leur hiérarchie, ils placent le criminel de droit commun plus haut que celui qui contrecarre leurs desseins.

Quoi qu'en pensent les despotes, il est important de noter que le Rebelle ne se distingue pas seulement du criminel par son degré de moralité, sa technique guerrière, ses fréquentations, mais que cette différence vivement sentie l'anime en son for intérieur. Il ne peut trouver le droit qu'*en soi*, dans une situation où ni les professeurs de droit civil ni les maîtres du droit public ne lui procureront l'arsenal nécessaire. Poètes et philosophes discernent mieux le plan sur lequel se maintenir.

Nous avons vu ailleurs pourquoi ni l'individu, ni la masse ne peuvent s'affirmer dans le monde élémentaire où nous avons pénétré depuis 1914. Cela ne signifie pas que l'homme va disparaître en tant que personne et support de la liberté. Il faut qu'au contraire il pousse ses sondages bien au-dessous de sa surface individuelle, pour retrouver en lui-même des possibilités disparues depuis les guerres de religion. Il n'est pas douteux qu'il sorte de cet empire de Titans paré d'une liberté nouvelle. Elle ne saurait être conquise que par des sacrifices, car la liberté est précaire et demande qu'on abandonne au temps, pour sa proie, peut-être, justement, l'existence individuelle, peut-être même sa peau. A l'homme de savoir si la liberté pèse plus lourd dans sa balance.

Le problème véritable vient plutôt de ce que la grande majorité ne veut *pas* de la liberté, de ce qu'elle en a même peur. Il faut *être* libre pour le devenir, car la liberté est existence – est surtout acquiescement raisonné à l'existence et désir, ressenti comme un destin, de la réaliser. L'homme est alors libre, et le monde, empli de despotismes et de moyens de contrainte, doit désormais contribuer à

rendre la liberté visible, dans sa splendeur entière : c'est ainsi que les grandes masses des rocs primitifs produisent par leur pesée même les cristaux.

La liberté nouvelle est liberté ancienne, absolue, sous le vêtement du temps : car la mener sans cesse à son triomphe, malgré toutes les ruses de l'esprit du temps – tel est le sens du monde historique.

XXXII

Chacun sait que le sentiment profond de notre époque est hostile à la propriété, et porté aux empiètements, là même où ce n'est, pas seulement l'intéressé, mais l'ensemble qui en souffre. On voit des champs qui ont nourri trente générations de propriétaires et de métayers démembrés d'une manière qui affame tout le monde. On voit abattre des forêts qui ont donné leur bois depuis des millénaires. On voit tuer un beau matin la poule aux œufs d'or, dont la chair servira à préparer des bouillons populaires qui ne rassasient personne. On agira sagement si l'on se résigne à ce spectacle, bien qu'il annonce des réactions violentes, puisqu'il va faire apparaître dans le corps social des couches nouvelles de déracinés intelligents. A cet égard, on peut prédire, surtout en Angleterre, de curieux événements.

L'attaque est, tout d'abord, éthique, en ce que la vieille formule : « La propriété, c'est le vol » est maintenant devenue un lieu commun, accepté de tous. Le propriétaire, c'est celui en face de qui chacun se sent bonne conscience, et voilà beau temps qu'il ne se trouve guère à son aise dans sa propre peau. Puis l'attaque est renforcée par les catastrophes, les guerres, la circulation des richesses, qu'accélère la technique. Tout cela n'inspire pas seulement l'envie de vivre sur le capital, mais y contraint. On ne fabrique pas pour rien des projectiles dont un seul coûte aussi cher que jadis toute une principauté.

La figure du déshérité, du prolétaire, a pris insensiblement d'autres traits : le monde est plein de nouvelles incarnations de la souffrance. Ce sont les expulsés, les hors-la-loi, les violentés, ceux qu'on a dépouillés de leur patrie et de leur sol, les millions d'êtres dont nul ne connaît le nombre, et qui ont brutalement été poussés au tréfonds de l'abîme. Telles sont les catacombes d'aujourd'hui ; ce n'est pas les ouvrir que de faire voter de temps à autre les déshérités sur la façon dont leur misère doit être administrée par la bureaucratie.

L'Allemagne de nos jours est riche en expulsés et en dépossédés ; c'est, sous ce rapport, le pays le plus riche du monde. Richesse qui peut être bien ou mal investie. Tout mouvement qui prend les déshérités pour appui possède une

grande puissance de choc ; mais il faut craindre en même temps qu'il n'aboutisse qu'à une répartition nouvelle de l'injustice. Ce serait la vis sans fin. Pour échapper à la malédiction du pur et simple acte de violence, il faut ajouter à l'édifice du monde un nouvel étage moral.

Il ne se prépare pas seulement de nouveaux réquisitoires, mais une version nouvelle du vieux mot : « La propriété, c'est le vol. » De telles théories ont plus de virulence dans les camps des victimes du pillage que dans celui du pillard avide de fonder sur elles son profit. Car voici qu'il est depuis longtemps saturé ; mais il engloutit toujours de nouveaux espaces. Il y a toutefois d'autres leçons que l'on puisse tirer du temps, et l'on peut dire que les événements n'ont pas manqué d'y mettre leur empreinte. C'est surtout vrai de l'Allemagne : l'assaut des images nouvelles y prenait une violence particulière. Il a entraîné des mutations profondes. Ces mutations ne transparaissent que tardivement dans les théories ; elles commencent par agir sur le caractère. De même pour le jugement que l'on porte sur la propriété : il se détache des théories. Les doctrines économiques sont passées au second plan, tandis qu'on commençait à entrevoir ce que sont les biens propres.

L'Allemand a été contraint d'y réfléchir. Après sa défaite, on a tenté de lui retirer tout droit, de l'asservir, de l'anéantir en le divisant. Cette épreuve a été plus que celle de la guerre, et l'on peut dire qu'il lui a résisté, sans armes ni amis, sans tribune d'où s'adresser au monde. Durant ces jours, ces mois et ces années, il a acquis l'une des plus fortes expériences qui soient. Il a été rejeté à ses biens propres, dans la strate qui, en lui, est inaccessible à la destruction. Strate mystérieuse : de tels jours lient plus étroitement que le gain d'une bataille décisive. La richesse du pays, ce sont ses hommes et ses femmes, passés par des expériences extrêmes, telles qu'elles ne se présentent qu'une fois dans le cours de nombreuses générations : ce qui inspire la modestie, mais aussi l'assurance. Les théories économiques ont valeur « sur le navire », tandis que les biens propres reposent dans les forêts, immuables et immobiles, humus toujours prêt à porter des moissons nouvelles.

En ce sens, la propriété est existentielle, attachée à son détenteur et indissolublement liée à son être. De même que « l'harmonie invisible a plus d'importance que l'harmonie visible », cette propriété soustraite aux sens est la seule véritable. La possession, les biens deviennent contestables, lorsqu'ils ne sont pas enracinés dans cette strate. On nous l'a bien fait voir. Les déplacements économiques paraissent attaquer la propriété ; en fait, ils constatent quels sont les propriétaires. Cela aussi est une question qui se pose sans cesse, et trouve toujours sa réponse.

Quand on a vu flamber une capitale, arriver les troupes de l'Orient, on ne pourra jamais plus se départir d'une vive méfiance envers tout ce qui peut se posséder. Elle vous profitera : car on sera de ceux qui tournent sans trop de regrets le dos à leur ferme, à leur maison, à leur bibliothèque, si les circonstances l'exigent. On constatera même qu'à l'abandon se joint un acte de liberté. Seul celui qui se retourne subit le sort de la femme de Loth.

De même qu'on trouvera toujours des êtres portés à surestimer la possession, il n'en manquera jamais pour considérer l'expropriation comme une panacée. Mais ce n'est pas accroître la richesse que de répartir autrement – c'est bien plutôt la consommation qui s'accroît alors, comme on peut le voir dans n'importe quel bois, à la campagne. La part du lion revient sans aucun doute à la bureaucratie, surtout dans ces partages où ne subsistent que les charges : dans le poisson commun, seules restent les arêtes.

Il importe ici que l'exproprié dépasse l'idée du vol individuel commis à son endroit : faute de quoi il lui demeurerait un traumatisme, une prolongation intime de sa perte, qui se manifestera plus tard dans la guerre civile. Certes, le patrimoine a été gaspillé : c'est pourquoi il faut craindre que l'héritier frustré ne cherche son dédommagement en d'autres domaines, dont le premier qui s'offre à lui est la terreur.

On devra plutôt se dire qu'il eût inéluctablement été atteint, d'une manière ou de l'autre, mais au nom de principes divers et ondoyants. La situation, vue de l'autre pôle, est aussi celle d'une fin de course, où le coureur sacrifie ses dernières forces, apercevant déjà le but. De même, si l'on entame le capital, il ne s'agit pas là d'un simple gaspillage mais d'investissements destinés à des structures nouvelles, et surtout à un Etat mondial. On pourrait même dire : les dépenses sont et étaient si grandes qu'elles présagent soit la ruine, soit la réalisation d'une possibilité presque inconcevable.

Ce sont là des vues que l'on ne peut s'attendre à trouver chez le simple citoyen. Et pourtant, elles vivent en lui, dans une disposition à accepter son destin, à payer au temps son obole, qui ne cesse de nous émouvoir ni de nous surprendre.

Là où l'expropriation atteindra l'idée de propriété, la seule conséquence possible sera l'esclavage. Le dernier bien visible demeure le corps et sa capacité de travail. Mais les craintes de l'esprit, lorsqu'il envisage de telles éventualités, sont excessives. Après tout, les terreurs du présent nous suffisent amplement. Pourtant, les utopies de l'horreur, comme celle d'Orwell, ont leur utilité, bien que leur auteur n'ait pas la notion des vrais rapports de puissance en notre monde, qui sont immuables, et s'abandonne à la crainte. Elles sont comme des

tentatives intellectuelles qui nous éviteront peut-être bien des détours et des erreurs dans l'expérience pratique.

En considérant ici l'événement, non « sur le navire », mais du point de vue du recours aux forêts, nous le portons devant le tribunal de l'individu souverain. A lui de décider ce qu'il veut tenir pour son bien propre, et comment il le défendra. En un temps comme le nôtre, il fera bien de se découvrir le moins possible. Il aura donc à distinguer, dans son inventaire, les biens qui ne méritent pas un sacrifice, et ceux pour lesquels il vaut la peine de lutter. Ce sont les biens imprescriptibles, les propriétés véritables. Ce sont également celles que l'on emporte avec soi, comme Bias, ou qui, comme dit Héraclite, font partie de cet être propre qui est le destin de l'homme. L'une d'elles est la patrie que l'on porte en soi, et dont on rétablit l'intégrité par un mouvement intérieur, parti de l'inétendu, lorsqu'elle a été altérée dans l'étendu, dans ses frontières.

Il est difficile de garder son être propre – et d'autant plus difficile qu'on est plus encombré de biens. On risque ici le sort de ces Espagnols, compagnons de Cortez, dans la « triste nuit ». Au contraire, la richesse qui relève de l'être n'est pas seulement plus précieuse, sans comparaison possible : elle est source de toute richesse visible. Quand on l'aura discerné, on comprendra aussi que les âges qui recherchent l'égalité de tous les hommes portent de tout autres fruits qu'ils ne l'avaient espéré. Ils ne suppriment que les palissades, les grilles, la répartition secondaire, et créent, par cet acte même, de l'espace. Les hommes sont frères, mais non pas égaux. Il se cache toujours dans ces masses des hommes singuliers, qui sont de nature, c'est-à-dire dans leur être, riches, nobles, bienveillants, heureux ou puissants. La plénitude leur afflue à mesure que croît le désert. Cela crée des pouvoirs nouveaux et une richesse nouvelle, de nouveaux partages.

L'esprit non prévenu peut percevoir en même temps que la possession renferme une puissance immobile, bénéfique, et qui ne l'est pas seulement pour le professeur. Car la nature de l'homme est créatrice, mais aussi destructrice : c'est là son démonisme. Lorsque tombent les nombreuses petites frontières qui l'entravent, elle se redresse, comme Gulliver, ses liens rompus, au pays des nains. Les possessions ainsi dévorées se muent en puissance immédiate, fonctionnelle. On voit alors les nouveaux Titans, les despotes. Mais ce spectacle a ses limites comme les autres ; il a son temps. Il ne fonde pas de dynastie.

Ainsi peut s'expliquer que la souveraineté s'instaure à nouveau, et plus fermement que jamais, après des temps où l'égalité était sur toutes les lèvres. La crainte, non moins que l'espoir, y mène l'homme. Il est sujet à d'indéracinables instincts monarchiques, lors même qu'il ne connaît plus les rois que par le musée Grévin. Il demeure surprenant de voir avec quelle attention et quel

empressement ils se manifestent, dès qu'on prétend au pouvoir – sans égard à l'origine ni à la personne du prétendant. Si quelqu'un s'est emparé de la conduite des affaires, où que ce soit, de grandes espérances, même parmi ses adversaires, s'attachent à sa personne. On ne peut dire non plus que le gouverné devienne jamais infidèle. Mais un sentiment subtil l'avertit de ce que le puissant n'est plus fidèle à lui-même, et lui dit s'il soutient le rôle qu'il s'est arrogé. Pourtant, les peuples ne perdent jamais l'espoir d'un autre Théodoric, d'un nouvel Auguste – d'un prince dont une conjonction d'astres inscrit au ciel la mission. Ils savent que le mythe, monceau d'or, se trouve juste sous la surface de l'histoire, affleure sous un sol mis en cadastre par les arpenteurs du temps.

XXXIII

L'être peut-il jamais être détruit en l'homme ? Question qui sépare, non seulement les confessions, mais les religions – on ne peut y répondre que par la foi. Qu'on place cet être dans le salut, dans l'âme, dans la partie éternelle et cosmique de l'homme – il sera toujours patent que l'assaut contre cette strate ne peut monter que de l'abîme le plus sombre. Même de nos jours, où les notions reçues n'affleurent que la surface de l'événement, on pressent que les attentats en cours tendent à tout autre chose qu'à de simples expropriations ou liquidations. C'est sur de tels desseins que se fonde le grief de « meurtre spirituel ».

Un terme n'a pu être enfanté que par un esprit déjà frappé de faiblesse. Il choquera quiconque peut, concevoir l'immortalité, et les structures qui se fondent sur elle. S'il y a une immortalité, là même où ne vit que la foi en elle, il faut supposer l'existence de points où l'homme ne peut être ni atteint, ni bridé, et moins encore détruit par aucun pouvoir, aucune tyrannie terrestre. Les forêts sont sanctuaires.

La panique dont nous constatons tant de symptômes en tant de lieux est déjà l'expression d'un esprit entamé, d'un nihilisme passif, qui provoque le nihilisme actif. Rien de plus facile que d'effrayer celui qui croit tout fini avec l'effacement de son existence transitoire. Les nouveaux trafiquants d'esclaves ne l'ignorent pas : d'où le cas qu'ils font des doctrines matérialistes. Elles servent, au moment de la révolte, à ébranler l'ordre, et sont ensuite destinées, le pouvoir une fois conquis, à éterniser la terreur. Il faut raser les bastions où l'homme se sent inexpugnable, échappant ainsi à la crainte.

Il importe de savoir, au contraire, que tout homme est immortel, et qu'une vie éternelle l'a élu pour demeure : elle peut rester pour lui une contrée inconnue, et pourtant habitée ; il peut même en nier l'existence, mais nul pouvoir n'est en mesure de s'en emparer. L'accès peut ressembler en beaucoup d'âmes, peut-être même chez la plupart d'entre elles, à un puits qu'ont obstrué depuis des siècles les ruines et les décombres. Qu'on le déblaie, et on trouvera la source au fond, et les images anciennes. La richesse de l'homme est infiniment supérieure à ce qu'il en soupçonne. C'est une richesse que nul ne peut dérober, et dont l'onde resurgit sans cesse, de siècle en siècle, surtout lorsque la souffrance a rouvert les profondeurs.

C'est là ce que l'homme veut savoir. Tel est le centre de son inquiétude temporelle. Telle est la cause de sa soif, qui croît dans le désert – et ce désert est le temps. Plus il gagne du terrain, plus il devient conscient, tout-puissant, mais aussi plus vide, en ses plus petites fractions, et plus s'avive la soif d'ordres qui lui soient supérieurs.

L'homme ainsi altéré attend avec raison du théologien qu'il apaise ses souffrances, selon le vieux modèle théologique du bâton qui tire l'eau du rocher. Quand donc l'esprit, devant des questions ultimes, s'en remet aux philosophes et se satisfait d'interprétations du monde de plus en plus médiocres, ce n'est pas le signe d'un changement dans les bases de la vie, mais de ce que nos médiateurs ne sont plus appelés à soulever le voile. Dans un tel état de choses, la science vaut mieux : car, parmi les décombres qui obstruent les accès et les puits, on trouve aussi les grands mots d'autrefois, devenus tout d'abord conventionnels, puis exaspérants, puis enfin simplement ennuyeux.

Les vocables se meuvent avec le navire ; le lieu du *Verbe*, c'est la forêt. Le Verbe repose sous les vocables comme le fond d'or sous le tableau d'un primitif. Si donc le Verbe n'anime plus les vocables, leur flux recouvre un silence terrible, qui s'étale – tout d'abord dans les temples, qui se changent en tombeaux pompeux, puis dans leurs parvis.

La manière dont la philosophie quitte la connaissance pour s'appliquer au langage est un événement d'une portée considérable : il met l'esprit en contact avec un phénomène des origines. Ce fait a plus de poids que toutes les découvertes de la physique. Le penseur pénètre en une contrée où il peut enfin conclure une nouvelle alliance, et avec le théologien, et même avec le poète.

Que l'accès aux sources puisse être ouvert par nos représentants, nos médiateurs – il y a là un grand espoir, entre d'autres. Lorsqu'un véritable contact avec l'être s'établit en un *seul* point, les conséquences en sont toujours importantes. L'histoire, et même la simple possibilité de fixer des dates dans le temps, repose sur de tels événements. On y voit l'homme investi du pouvoir créateur des origines, qui devient visible dans le temporel.

Le langage ne le révèle pas moins. Il est parmi les biens propres, la nature, l'héritage, la patrie de l'homme, qui lui revient de droit, sans qu'il en connaisse l'opulence ni la plénitude. Le langage n'est pas uniquement semblable à un jardin dont les fleurs et les fruits réjouissent l'héritier jusqu'à ses dernières années ; c'est aussi l'une des grandes formes de toute richesse. De même que la lumière rend le monde et sa figure *visible*, la langue le rend intelligible en son être profond, et offre une clé indispensable de ses trésors et de ses mystères. La loi et la souveraineté des empires visibles, voire invisibles, commencent avec l'expression. Le Verbe est matière de l'esprit, et sert ainsi à l'édification des ponts les plus audacieux ; il est, en même temps, le plus haut instrument du pouvoir. Toutes les prises de possession, dans le concret et dans l'imaginaire, tous les bâtiments et toutes les routes, tous les heurts et tous les traités suivent des révélations, des délibérations, des conjonctions du Verbe et du langage, et suivent le poème. On pourrait même dire qu'il existe deux sortes d'histoire, l'une dans le monde des objets, l'autre dans celui du langage ; et celle-ci contient, avec des vues plus hautes, des vertus plus efficaces. La bassesse, elle aussi, est contrainte de se ranimer sans cesse au contact de cette vertu, lors même qu'elle va se jeter dans l'acte de violence. Mais les souffrances passent et se subliment dans le poème.

C'est une erreur ancienne que de croire prévisible à l'état du langage l'épiphanie du poète. La langue peut se trouver en pleine décadence, et un poète peut en surgir comme le lion vient du désert. Une haute floraison peut n'être que vaine promesse de fruits.

La langue ne vit pas de ses lois propres ; sinon, les grammairiens régiraient le monde. Dans l'abîme des origines, le Verbe n'est plus forme ni clé. Il devient identique à l'être. Il devient pouvoir créateur. Telle est sa vertu infinie, qui ne se monnaie pas. Car il ne saurait y avoir ici que des approximations. Le langage se tisse autour du silence, comme l'oasis s'ordonne autour d'une source. Et le poème confirme que l'homme a découvert l'entrée des jardins intemporels. Acte dont vit ensuite le temps.

Jusqu'en des siècles où la déchéance du langage en fait l'instrument des techniciens et des bureaucrates, lors même qu'il tente, pour se donner un faux air de fraîcheur, d'emprunter des termes à l'argot, il demeure inaltéré, quant à son

immuable efficace. Le gris, la poussière n'apparaissent qu'à sa surface. Il suffit de creuser plus avant pour atteindre, dans chaque désert, la strate d'où le flot jaillit. Et s'élève, avec ces eaux, une fécondité nouvelle.

1951.

POLARISATIONS

AM KIESELSTRAND

(1951) [3](#)

Il est des outils, des organes, des objets qui ne trouvent jamais la destination conforme à leur structure.

Une bouée de sauvetage, sur un grand navire, peut l'accompagner dans ses croisières des années durant, tout en restant fixée à la lisse. Puis on la met au rebut, sans qu'un homme en péril de noyade s'en soit jamais ceint. Des milliers de bouées naviguent ainsi sur toutes les mers et n'accèdent jamais à leur destination. Ce n'est pas une raison pour supprimer les bouées de sauvetage. La seule qui sauve réellement, quand le navire sombre, donne à toutes les autres leur sens.

Il faut ici se demander : en fait, donne-t-elle, cette unique bouée, leur sens à toutes les autres ? Ou le sens n'est-il pas bien plutôt replié en elles toutes, et l'autre, celle qui remplit son office, ne se borne-t-elle pas à le développer, à le confirmer, à le dégager ? Nous touchons là l'objet d'une ancienne querelle.

Ce cas en figure bien d'autres. L'embryon porte poumons, bien qu'il n'en ait pas besoin. Ils sont conçus pour sa vie à venir, et ne servent de rien à l'enfant mort-né. Il nage, petit cadavre, sur sa bouée de sauvetage.

La première inspiration, le premier cri de douleur défroissent l'organe, qui désormais s'est accompli : sa destination apparaît, et même le seul fait de son existence. Dans tout âge, dans chaque état, il y a des organes dont jamais ne tombe le voile, et que ne découvre nul anatomiste. Ce trait fonde l'imperfection, mais aussi la prescience d'une perfection réelle.

D'innombrables fleurs ne sont jamais fécondées, des graines sans nombres tombent sur un sol stérile. Tout l'univers de l'insatisfait, du captif, de l'inexaucé est compris dans cet exemple, avec celui des accomplissements.

On entre seul dans la chambre nuptiale ; mais nombreux sont ceux qui prennent part à la fête. La solennité éparse dans le temps, entre les individus, n'est qu'un symbole d'éternité, de réalités intemporelles. Derrière le voile reposent les images auxquelles toutes noces se réfèrent. C'est là qu'a lieu l'union supérieure. Le sens du plaisir, et aussi des couleurs, s'y connaît dans la substance. Voilà ce que pressentent les créatures, et cette prescience chante dans le bruissement des essaims, dans l'exultation des épousailles.

Ou peut-être encore certains organes et objets, lorsque nous les observons, demeurent-ils pour nous pleins de mystère, parce que leur destination, le sens qui *modèle leurs* formes, échappe à notre expérience et nos représentations. Dans ce cas, cependant, l'objet ne nous semblera pas tout à fait dénué de sens. Nous discernons en lui une écriture, un langage de formes que nous ne pouvons traduire, mais qui, nous le remarquons bien, se plie à de certaines règles et doit renfermer un texte intelligible. Comme notre entendement est trop court pour

saisir le sens caché dans l'aspect, une lacune subsiste et, dans cette lacune, des sentiments viennent se nicher. Crainte, agacement, surprise, raillerie, curiosité, admiration ou révérence peuvent prendre la place de la compréhension.

Il serait concevable qu'un fusil s'égarât dans des contrées où l'on ignore la poudre et ses effets. Ou bien, au contraire, un habitant de ces pays pourrait arriver chez nous et se faire promener à travers une collection d'armes. Il y verrait des pistolets, des fusils, des canons, dans la multiplicité de leurs modèles et de leurs degrés d'évolution, sans toutefois deviner le dessein qui se cache derrière ces appareils. Pourtant, une certaine communauté de style le frapperait. Il donnerait peut-être même à ces instruments un nom, une marque rappelant les objets de son monde familier. Bien entendu, ce nom ne tomberait pas tout à fait juste, parce qu'il ne pourrait se rapporter à l'usage, comme nos expressions. Les premiers Blancs qui virent un ananas en firent une « pomme de pin ». Les rostres de bélemnites, animaux marins d'une espèce disparue, ont figuré pendant des siècles dans les collections sous l'étiquette : « Carreaux de foudre. » Les premiers Européens passèrent au Mexique pour des « dieux blancs », en Chine pour des « diables blancs ».

En tout ceci, il faut tenir compte d'un autre point, fort important. C'est que la destination d'un objet, le dessein qui l'a fait inventer, peuvent se révéler à l'observateur autrement que par la seule intelligence. Pour connaître l'*usage*, l'expérience est nécessaire et le discernement des pièces de structure. Le *sens*, au contraire, se communique plutôt par la vue de l'ensemble, selon des modes étrangers à l'évolution temporelle et à son mécanisme. Un artiste pourrait découvrir dans le monde de nos machines un sens perceptible, sans égard à leurs usages et à leurs fonctions. Une telle vision pourrait, non seulement être aussi vraie et aussi exacte que toute autre explication, mais encore ajouter à notre monde et à notre vie une dimension qui leur manque, un surcroît, un exaucement.

Ainsi, devant les armes à feu, l'esprit devinerait sans doute qu'il est en présence d'instruments destinés à inspirer la crainte. Car dans un arsenal, outre qu'on y rencontre d'autres formes, il règne un autre air que dans une galerie de tableaux ou dans un jardin. Peut-être donc un observateur sensible aurait-il soudain l'impression de se trouver en un lieu dont chaque détail dénote la violence, mais réfléchie, et qui prend ses visées. Plus encore, une atmosphère dont sont imprégnés ces détails peut le gagner. Qu'il vienne, par exemple, des vieilles terres du mythe et il pourrait se croire l'hôte d'un sanctuaire dont les murs portent des offrandes à Nemrod ou à Arès.

Il se pourrait aussi qu'un malaise s'emparât de notre étranger à la vue de ces formes – la prescience d'un sort funeste, lié à leur existence. C'est en ce sens

qu'Arioste fait apparaître dans son poème l'arme à feu, avant sa découverte, comme signe avant-coureur du déclin de la chevalerie. Un tel malaise porterait des traits magiques ; il n'en saisirait que plus subtilement la source du danger, dont seul le regard grossier croit qu'il réside en l'instrument.

Si maintenant le destin de notre étranger le mêlait à des opérations guerrières, la montée du péril se révélerait aussi à ce qu'autour de lui le nombre des armes à feu irait croissant. Il verrait peut-être en elles la cause de son inquiétude – des baguettes magiques, rayonnant l'angoisse, comme jadis le sceptre rayonnait l'autorité royale.

Supposons que l'étranger tombe quand, pour finir, les armes entrent en jeu. Il entendrait encore le coup et verrait le feu jaillir du canon. Ce serait l'instant qui a rempli de surprise d'innombrables primitifs et même des peuples cultivés, tels que les Mexicains, lorsqu'ils rencontrèrent l'homme blanc. Et cette surprise a sans aucun doute brisé plus radicalement leur résistance que la force des armes. Non sans raison, car elle a saisi la région de pouvoir qui se cache derrière les armes et les projette comme des organes à exécuter sa volonté. Il suffit de montrer les armes les plus fortes.

L'étranger et le soldat qui l'a abattu ont atteint par deux lignes différentes leur point de rencontre. Mais c'étaient justement des lignes, des sections dans la totalité de ce monde.

Un livre est fait pour être lu. Pourtant, on peut imaginer des livres qui ne trouvent jamais de lecteur, comme l'œuvre d'un sage chinois, imprimée en idéogrammes, dans une bibliothèque d'Occident. Une telle œuvre demeure en un état d'inexaucement, qui porte des traits mystérieux, hiéroglyphiques.

Un livre d'Europe pourrait se perdre par quelque hasard dans un village de la forêt vierge, où nul ne sait lire ni écrire. Là, peut-être, on s'irriterait contre lui et on le brûlerait. Il pourrait aussi provoquer la crainte : alors on le révérerait comme un fétiche et on le garderait.

Cette révérence ne va pas au contenu, puisqu'il peut s'agir d'un livre de cuisine ou d'un roman de Zola. Elle aura pour mobile non certes la lecture mais, comme dans le cas du fusil, le caractère magique de l'objet – en l'espèce, ses lettres, derrière lesquelles se cache bien un grand mystère, sans égard à leur usage pratique. Le respect des textes diminue plutôt à mesure qu'augmente le nombre des lecteurs.

Ce pourrait encore être une Bible qui deviendrait de cette manière l'occasion d'un culte – manière qui du reste possède chez nous ses analogues. Le livre passe alors pour un objet sacré, peut-être même pour un oracle, sans rapport avec son contenu. Or, si un second hasard amène un missionnaire en ce village, le livre va devenir outil d'enseignement, cependant que le respect primitif

persistera, et même donnera au texte saint, désormais lisible, un socle qui l'exhaussera.

Nous aurions de plus ici l'un des cas où un livre saint est miraculeusement découvert ; ils ne sont pas rares dans l'histoire des sectes. Ce qui, s'il s'agissait d'un livre de cuisine, serait resté anecdote, accède alors au plan du miracle. Merveille, donc ébauche de miracle, est tout ce qui dépasse le seul usage, la seule fonction, pour atteindre l'imprévisible, la destination profonde. Cela déplace les valeurs. Que cette Bible ait été tirée à des millions d'exemplaires, ou qu'il s'agisse d'un incunable, voilà qui perd toute conséquence. Elle a, comme notre bouée, accédé à sa destination. Un chromo bon marché peut devenir ébauche de miracle et produite ainsi de plus puissants effets que le plus grand chef-d'œuvre.

Il en va de même pour les hommes ; l'égalité vit dans leur centre merveilleux. Les gouttes jaillissent de la fontaine immuable et scintillent dans le temps. Puis elles retournent à l'inépuisable. Chacune d'elles est miraculeuse.

Un médecin, dans l'un de nos hôpitaux, sait-il qu'il n'existe *qu'une* guérison, la guérison miraculeuse, et que là où il guérit, il prend part, avec ou malgré sa science, à un miracle ?

Si l'on veut revenir à la vieille comparaison de l'Etat avec le navire, les têtes claires sont à leur place sur le pont ou dans la salle des machines. Mais elles ne connaissent pas la cargaison. Lorsqu'elles prennent le pouvoir, le poids du navire se déplace vers les superstructures. Il y a deux issues à cette situation : ou bien le bateau chavirera, ou bien l'on ramènera son centre de gravité au-dessous de la flottaison. La seconde éventualité est préférable, fût-ce aux dépens des superstructures. Elle ne peut être l'œuvre de l'intelligence ; et c'est pourquoi nous assistons de nos jours à des évolutions qui renferment peu d'intelligence et démentent les prévisions des meilleurs esprits. C'est pourquoi encore la philosophie classique est aussi incapable de faire le point que la physique classique de remplir la partie matérielle de nos tâches.

Dans les villes de l'avenir, la citadelle cartésienne subsistera peut-être, comme un lieu où l'esprit pourra se rendre pour étudier les justes proportions. Aujourd'hui, on s'effraie devant la garde-robe intellectuelle que l'on voit révéler dans les deux hémisphères. Elle ressemble à ces oripeaux de gala mis au rebut, que l'on retrouve sur la Côte de l'Or et des Esclaves :

« Ils ne connaissent pas la cargaison » – ce n'est pas à dire qu'ils n'aient des notions précises. Le cadastre du prévisible est établi plus minutieusement que jamais et, pourtant, cette approche ressemble à celle d'un physicien de la vieille école, lorsqu'il tâche de saisir un morceau de matière. Il pèse le galet, sans soupçonner qu'utilisé selon ses forces primitives, il recèle de quoi détruire des

villes, triompher d'épidémies. Cela rentrerait pour lui dans la catégorie des miracles, qu'il a appris à mépriser. Un savoir plus profond serait comme une clef ouvrant des trésors dont la richesse l'effraie. Peut-être fermerait-il la porte, comme sur un rêve trop violent.

Goliath est toujours renversé par un galet. Inversement, la pierre des philosophes reste galet aux mains de l'insensé. Quand le prophète frappe la pierre de son bâton, l'eau de la vie en jaillit, et ceci au sein de déserts où des caravanes sont mortes de soif.

Dans un monde où l'eau serait absente, les formes des poissons et d'autres bêtes marines provoqueraient la surprise. Mais on saurait bien les expliquer, puisque l'esprit humain n'est jamais à court de théories. Un phénomène possède toujours des analogues sans nombre – le style décide de celui que l'on choisit.

Un géologue, ramassant des fossiles dans un fond de mer asséché, interpréterait sans doute par l'essor et le vol les organes faits pour la nage et le plongeon. Les nageoires lui paraîtraient de courtes ailes et les méduses, une sorte de parachutes. Il ne lui échapperait pas qu'on trouve dans ces objets de fortes différences avec le style de l'univers aérien. Il les justifierait à la lumière des théories régnantes – par exemple, en comprenant ces organes comme des instruments de vol, à des stades primitifs. Mais il pourrait aussi conclure à des mutations du milieu, en supposant que, depuis lors, le poids spécifique de l'air a diminué. Ce serait la divergence entre la théorie de Darwin et celle de Lamarck. La seconde de ces théories frôlerait de plus près la réalité ; il suffirait de songer qu'il existe des poissons volants. On tiendrait alors le « chaînon manquant ».

Il n'y a que l'eau à quoi l'on ne songerait, pas dans un tel monde, puisqu'elle dépasse l'expérience. L'esprit ressemble à une mouche, prisonnière d'une bouteille, et qui se croit maîtresse d'un horizon illimité.

Mettons-nous à la place d'un étranger insensible aux couleurs, que l'on exilerait dans l'une de nos villes. Il ne percevrait l'univers coloré que comme une gamme de gris dégradés. Ils pourraient satisfaire de hautes exigences d'harmonie, comme un dessin peut vous satisfaire. Si cet étranger entendait les cris ravis de la foule, lorsque le paon déploie sa roue, ou qu'un feu d'artifice, qu'un arc-en-ciel l'enchantent, il ne serait pas sans sympathiser avec elle ; il jouirait du spectacle comme d'une grisaille aux nuances exquis et pourrait dire : « Voilà qui est beau. » Et pourtant, il lui manquerait l'élément.

Nous qui sommes dans le secret, nous avons envie de railler cet étranger venu des contrées nébuleuses. Mais nous nous trouvons logés à la même enseigne, lors même que nous goûtons les plus sublimes jeux de couleurs. La couleur est reflet fugace, n'est que la tentacule d'un monde invisible. Et, de même que l'étranger au regard infirme pressent dans le gris la couleur, nous

pressentons dans les couleurs des sources d'harmonie cachées au monde sensible. Là, leur arc-en-ciel se fond en une merveille unique, en une unité merveilleuse.

La vie devrait mener de degré en degré, de voile en voile d'illusion, comme par des portes qu'ornent des signes toujours plus riches de sens, vers une surprise sans cesse approfondie, un enjouement croissant. L'étreinte est service de Dieu.

Le daltonien pourrait nous renvoyer la balle et prétendre que la couleur est illusion et qu'il est seul à vraiment voir. En effet, s'il s'agit de différences numériques, de vibrations mesurables. Si l'on veut ramener les phénomènes à des valeurs logiques, les couleurs ne font que gêner. La théorie des couleurs est l'un des grands champs de bataille où chiffres et images se disputent la royauté.

Dans un monde où les daltoniens donneraient le ton, le gris régnerait. Ce serait un monde de l'esprit, avec beaucoup de mouvement et plus encore de souffrance. Parterres de fleurs, galeries de peintures et vitraux seraient laissés à l'abandon. Les peintres et les poètes seraient tout d'abord tolérés, puis persécutés. Ainsi s'achèverait la décadence du monde imagé, qui a commencé de bonne heure. Déjà, Thucydide est un dessinateur, au prix d'Hérodote.

On découvrirait en revanche des royaumes nouveaux. En musique, les unités rythmiques ressortiraient aux dépens des mélismes ; dans les arts plastiques, les lignes et, d'une façon générale, les éléments intellectuels ; dans la vie et le paysage, les courbes, soit qu'elles s'épanouissent dans le mouvement, soit qu'elles deviennent les clefs immobiles de mystères mathématiques, physiques et cosmiques. Courbes et formules se changeraient alors en arcanes pour initiés, comme dans les anciens collèges de prêtres les hiéroglyphes. La danse, la lanterne magique et le théâtre d'ombres, la balistique, dans les domaines les plus divers, le mouvement, avec tous ses sens et toutes ses directions, régiraient tout et se mueraient aux sommets en puissance et en plaisir.

Certains faits paraîtraient encore mystérieux ; ainsi, que le taureau, lorsqu'on lui présente certain morceau d'étoffe, entre en fureur. Endroits auxquels pourrait se recoudre une mystique nouvelle, dont souriront les esprits éclairés. Ceux-ci risqueraient dans l'énigme à la lueur de notions-limites – des mots comportant une face d'ombre, une face de lumière, car ils fouillent l'inconnu à tâtons, tout en se cramponnant à l'expérience. Ce sont les vitamines du rationalisme.

Bien clos, de tels mondes sont tout aussi possibles que l'existence de la mouche dans la bouteille. Il y a du reste des cavernes où n'habitent que des animaux aveugles. Pour une lumière plus haute, il peut en être ainsi dans la caverne de l'univers. La méprise, l'indigence sont donc fondées dans l'ensemble et provoquent des accidents de circulation dans l'infiniment grand. On a brûlé

les signaux cosmiques. Après les catastrophes vient la recherche des responsables. Les daltoniens s'accusent entre eux. Comment trouveraient-ils la source d'erreur, située hors du champ de leur vision ? Mais leurs voix s'en prendront de concert à qui possède une vue non diminuée.

On pourrait élever un chat dans des pièces sans souris, en l'y nourrissant de lait et de bouillie. Il ne saurait alors pour quel usage lui sont données griffes et dents. Mais ses jeux, ses songes refléteront le désir de la proie qui lui manque. Surtout, on ne pourra empêcher qu'il ne se crée des symboles. Et souvent, ces symboles – une ombre, un bout de fil, un peloton de laine – ressembleront fort à une souris.

Nous pouvons d'autre part concevoir un observateur, un petit garçon qui, lui non plus, n'a jamais vu de souris. Malgré cela, le jeu du chat ne lui paraîtra pas entièrement absurde, car ses manèges vifs et délicats ont des traits qui se suffisent à eux-mêmes : la meilleure preuve en est qu'ils portent à la gaieté. Pourtant, ce garçon, s'il lui était donné de connaître la souris, saurait qu'il y a plus ici que des jeux sans contenu profond et qu'ils se rapportent à une réalité, à un office, à un exaucement.

Le garçon pourrait être aussi d'un caractère moins ouvert ; il pourrait porter en lui les germes d'une nature sans grâce, d'un ergoteur ou d'un cuistre. Dans ce cas, les jeux du chat n'auraient même pas pour lui d'intérêt esthétique. Ils lui sembleraient tout à fait dénués de sens. Il se détournerait donc, ou même prendrait un bâton pour corriger l'animal.

Nous allons maintenant imaginer un autre observateur, qui connaît d'expérience certaine le chat et la souris. Comme il sait ce que le chat cherche inconsciemment dans son jouet, il va comprendre son jeu, mais aussi la méprise, et de l'enfant rieur, et du petit cuistre. Il voit en outre que l'enfant rieur manque son essence de moins loin que le raisonneur.

Si cet homme est intelligent, sa perception s'accompagnera d'un certain degré de contentement. Il a, de fait, en rétablissant la souris comme le chaînon inconnu de l'équation, comblé une lacune et révélé ainsi par où pèchent toutes les opinions. S'il a du goût pour la pédagogie, il peut expliquer les méprises. Il peut donner la souris au chat, ou la lui refuser, il peut faire aux garçons un cours de zoologie et ainsi de suite. Quoi qu'il en soit, on parvient à une image complète, positive et parfaite en elle-même de ces événements.

Rien ne nous empêche de supposer encore un troisième observateur, qu'assaillent de nouvelles questions. Il pourrait se demander si la chaîne s'arrête

nécessairement à l'homme renseigné, ou si ce dernier n'est pas observé à son tour, de même qu'il observe l'enfant, et l'enfant le chat. Le jouet, le fétiche, le symbole du chat, a, par-delà le jeu, un modèle inconnu et pourtant réel. Mais si la mobilité et la force de l'esprit qui voit où tend ce jeu, et s'en amuse, lui étant supérieur – si elles aussi ne prenaient leur plein sens que par rapport à un objet inconnu ? Si c'étaient des exercices destinés à quelque office – des fragments d'un grand texte, porteur de cette assurance qu'ils ne font que simuler ?

Dans ce cas, dira le sage, les événements visibles contiennent, outre ce qu'en peut saisir l'expérience, autre chose encore, donc, la matière d'une instruction plus haute, et des virtualités pédagogiques. Peut-être y a-t-il là justement le motif, ou même l'intention dans laquelle ils nous sont présentés – dans laquelle nous les vivons. Il faudrait alors, en ces maîtres qui nous exercent ainsi la vue, vénérer des pères et leur rendre grâce comme à des bienfaiteurs.

Le sage voit donc tout sous une autre lumière que l'homme renseigné. Une lumière si différente que le renseigné ne saisira même pas ce dont le sage veut parler. Le sage, au contraire, comprend le renseigné. Il montre ainsi qu'il occupe, dans la hiérarchie des observateurs, un rang plus haut.

Ce serait peut-être un philanthrope qui aurait soustrait la souris à la vue du chat. Il est permis de concevoir un état de choses tel que de nombreux chats n'auraient jamais vu de souris, mais quelques-uns d'entre eux les connaîtraient par ouï-dire. En outre, il se pourrait qu'un chat né sous une étoile particulièrement favorable eût même obtenu quelque expérience des souris. Il va de soi que de telles expériences confèreraient une puissance immédiate ; elles fixeraient un but aux désirs vagues. La seule hypothèse, le seul soupçon de leur existence serait source de pouvoir dans l'empire félin. A la tête de l'empire félin se trouverait le seul chat qui ait vu. Il dirigerait, par l'intermédiaire de ceux qui auraient ouï-dire, la masse, qui n'a rien vu ni ouï-dire.

Dans une société qui ne comprendrait que des hommes et où l'on n'aurait jamais appris qu'il existe des femmes, nul ne concevrait non plus le complément pour lequel est faite la nature virile, avec les organes de son esprit et de sa chair. Pourtant, Eros s'y manifesterait impérieusement, sans avoir, certes, la moindre chance de s'assouvir mais, comme désir, comme force, plus impérieux encore que dans notre univers.

De toute nécessité, ce désir se porterait sur des hommes – on sublimerait la nature virile et l'on croirait peut-être qu'il est des demi-dieux auprès desquels se dévoilerait un bonheur suprême et ignoré. Au contraire, nulle imagination, nul

idéal, nulle science ne parviendrait à la vue claire du plan selon lequel est modelé la femme. Seul le miracle pourrait agir ici – semblable à l'apparition d'Eve, comme la vit Adam au sortir du sommeil.

Qui n'a jamais eu l'impression que sa vie, elle aussi, attend un exaucement inconnu – un complément pour se parfaire ? Le monde se montre à nous sous les espèces de l'imperfection, souvent de la cruauté, presque toujours de l'injustice. Mais nos idéaux, nos jugements, nos sentences ne seraient-ils pas semblables à ces jeux dont se contente le chat ? Nous ne connaissons pas l'autre face, mais des pressentiments de l'immense richesse tombent, comme des ombres, dans l'univers de nos sens. Le temps a quelque chose d'inepte, de plaqué ; il se pourrait qu'il y eût un surcroît pour l'arracher à cette malédiction. Le temps est scène, mais dans les coulisses, nous nous changeons en nous-mêmes.

Il nous est permis en retour de conclure que là où se trouve un désir, c'est qu'il est tourné vers un exaucement, qui peut être lointain et invisible, qui peut nous être aussi refusé dans le temps. Cette pensée touche au domaine de la foi, des religions, pareilles à des jardins menant à des châteaux que n'a visités nul pas d'homme, que nul œil d'homme n'a vus. Mais il serait insensé d'admettre que ce désir, le plus violent que nous connaissions, ne trouve pas son exaucement. A vrai dire, nous en sommes ici au même point que le chat qui n'a jamais entendu parler des souris, ou les hommes qui n'ont jamais entendu parler des femmes : nous nous forgeons les fétiches et l'idéal selon nos critères. Nous traçons l'image des mondes transcendants d'après des plans humains, c'est-à-dire temporels. D'où la portion d'absurde que contiennent nos religions et qui souvent y domine. Ce sont là descriptions d'aveugles, qui pressentent le monde de lumière, puisqu'ils en ressentent la chaleur. Mais, ne pouvant deviner le Tout-autre, ils présument des formes sublimes d'obscurité.

¹ Selon une ancienne croyance allemande, les trésors enfouis remontent périodiquement à la surface ; il suffit de les recueillir à ce moment, comme le fait Méphisto dans le premier *Faust*. (N. d. T.)

² « Hercule est tel que les princes. Esprit de communion : Bacchus. Mais Christ est la fin. Certes, il demeure autre nature ; mais accomplit ce qu'il manquait encore de présence céleste chez les autres... » (*Der Einzige*, seconde version, vers 94.) (N. d. T.)

³ Ernst Jünger m'a autorisé à conserver à ces pages leur titre allemand primitif, *Polarisations*. Dans leur texte allemand — une plaquette hors commerce — elles sont intitulées *Sur la Plage des Galets*, nom de la plage d'Antibes où elles sont nées en juin 1951. (N. d. T.)